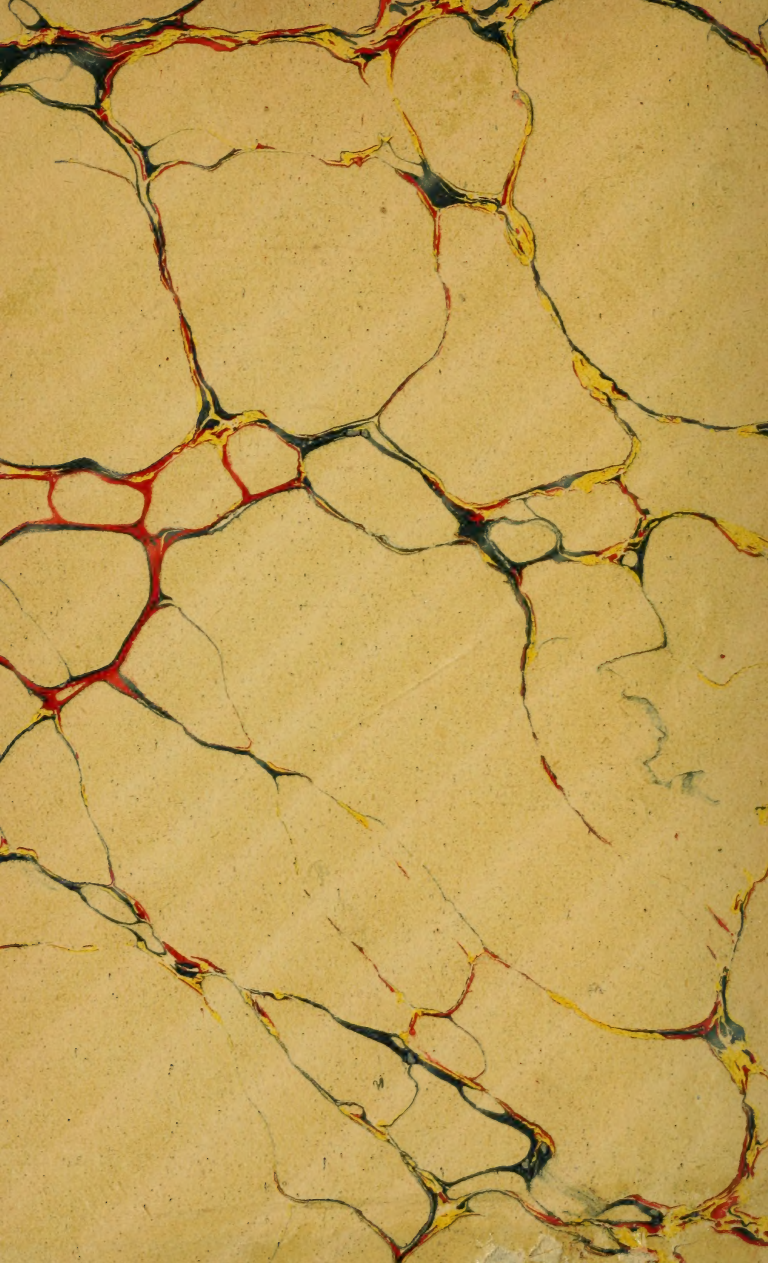
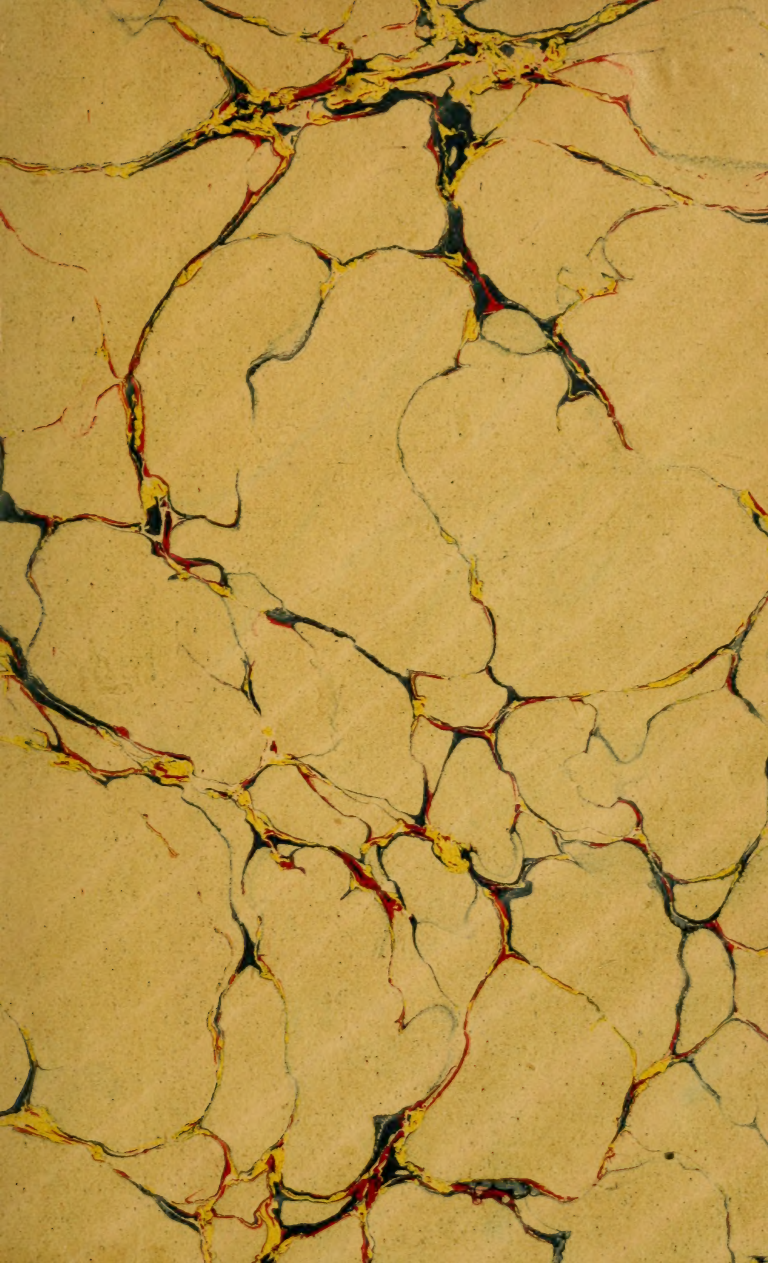


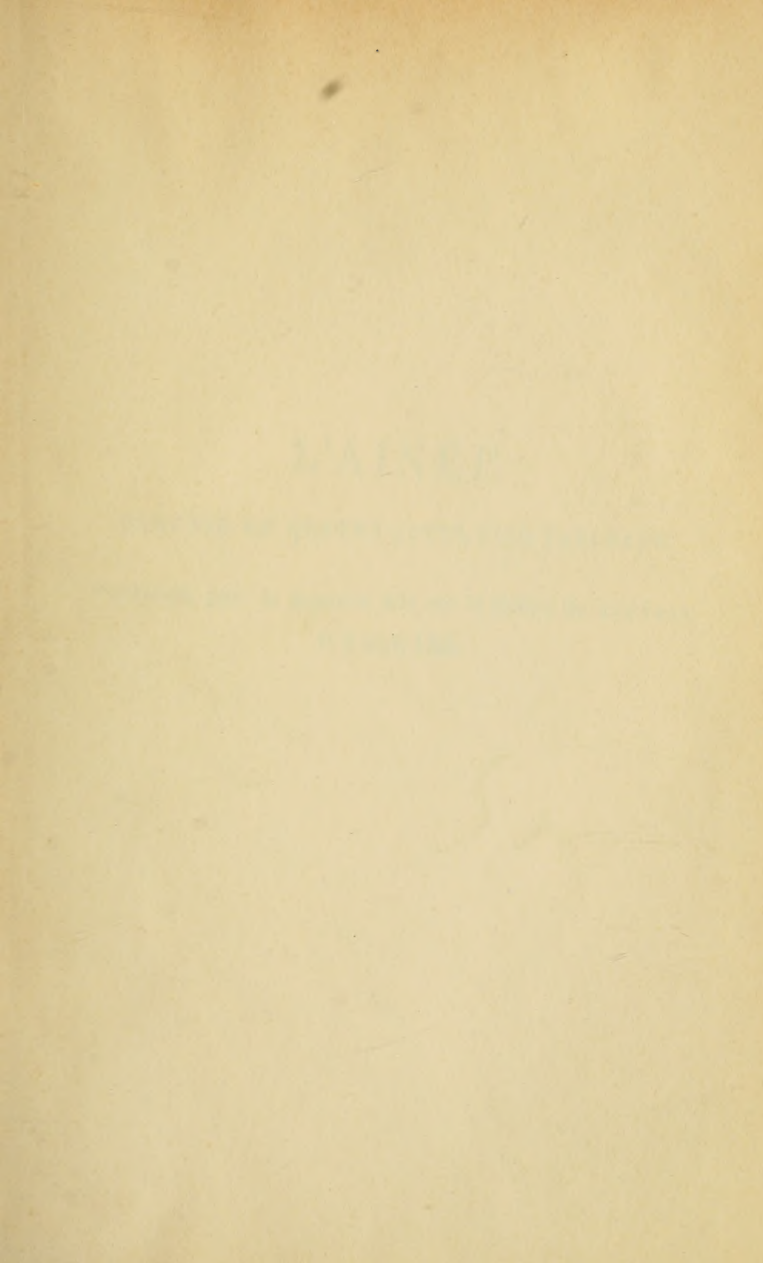



3 1761 08266125 7











Digitized by the Internet Archive  
in 2009 with funding from  
University of Ottawa

# L'AINÉE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, CINQ TABLEAUX

Représentée pour la première fois sur le théâtre du GYMNASÉ,  
le 6 avril 1898.

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

---

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

ROMAN

LES ROIS . . . . . 1 vol.

THÉÂTRE

L'AGE DIFFICILE, comédie en trois actes . . . . . 1 —

LA BONNE HÉLÈNE, comédie en deux actes, en vers . . 1 —

LE DÉPUTÉ LEVEAU, comédie en quatre actes. . . . . 1 —

FLIPOTE, comédie en trois actes. . . . . 1 —

MARIAGE BLANC, drame en trois actes . . . . . 1 —

LE PARDON, comédie en trois actes . . . . . 1 —

RÉVOLTÉE, pièce en quatre actes . . . . . 1 —

LES ROIS, drame en cinq actes . . . . . 1 —

---

Droits de reproduction et de traduction et de représentation réservés  
pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

---



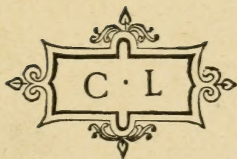
# L'AINÉE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, CINQ TABLEAUX

PAR

JULES LEMAITRE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



70860  
—  
17/7/06

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

PQ  
2337  
L3A7

## PERSONNAGES

LE PASTEUR PETERMANN. . .	MM. BOISSELOT.
LE PASTEUR MIKILS. . . . .	HENRI MAYER.
DURSAY . . . . .	LÉRAND.
MULLER . . . . .	NUMÈS.
LE LIEUTENANT DURSAY . .	GAUTHIER.
GEORGES. . . . .	DEMANNE.
JAMES . . . . .	MAUGER.
GUILLAUME. . . . .	NIVERD.
HAROLD . . . . .	LAMOTTE.
LIA . . . . .	M <sup>mes</sup> SUZANNE DESPRÉS.
MADAME PETERMANN. . . .	MARIE SAMARY.
NORAH. . . . .	LÉONIE YAHNE.
DOROTHÉE. . . . .	DALLET.
JOSABETH. . . . .	DAMIS.
ELSA . . . . .	BERNOU.
DESDÉMONE. . . . .	PAULE ÉVIAN.

UNE PETITE BONNE, TROIS PETITS ENFANTS.

---

# L'AÎNÉE

---

## ACTE PREMIER

A Vieuchâtel, en Suisse, chez le pasteur Petermann. Un dimanche à la fin de septembre, l'après-midi, au jardin. La maison à droite. Le lac au fond.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LIA, NORAH, JOSABETH, ELSA, DESDÉMONE,  
DOROTHÉE, douze ans.

JOSABETH, elle fait de l'aquarelle.

Lia ! (Lia s'approche). Donne-moi un conseil. Je crois que mon lac n'est pas assez bleu.

LIA, regardant.

Ce sont tes arbres qui sont trop verts, ma pauvre Josabeth.

JOSABETH.

C'est possible.

ELSA, elle lit un livre allemand.

Lia! (Lia s'approche.) Il y a là un mot que je ne comprends pas.  
*Uebersinnlichkeitsglauben.*

LIA.

Ça veut dire : la croyance à l'au-delà de la sensibilité.

ELSA.

Tout simplement?

DESDÉMONE, elle tient un carnet et un crayon.

Lia! je ne peux pas trouver.

LIA.

Quoi?

DESDÉMONE.

Mon commentaire sur la pensée d'aujourd'hui... pour mon « Album spirituel ».

LIA.

Quelle est la pensée d'aujourd'hui?

DESDÉMONE, lisant.

« Le péché a toujours été dans le monde jusqu'à la loi, mais la loi n'étant point encore, le péché n'était pas imputé. *Paul, épître aux Romains, chapitre V.* » Qu'est-ce que ça veut dire?

LIA.

Cela veut dire, ma petite Desdémone, que, avant la loi écrite... la loi de Moïse, tu comprends?... les hommes ne pouvaient être punis pour y avoir manqué, puisqu'ils ne la connaissaient pas.

DESDÉMONE.

Alors, ils ne péchaient jamais, même en faisant tout ce qui leur était agréable?... J'aurais bien voulu vivre dans ce temps-là!

LIA.

Ils péchaient; le texte le dit : « Le péché a toujours été dans le monde »; mais ils n'étaient responsables que de ceux de leurs péchés qui violaient la loi naturelle.

DESDÉMONE.

C'était joliment commode!

LIA.

Oui, mais il est plus beau, plus noble d'être responsable d'un plus grand nombre d'actes... C'est cela qu'il faut mettre comme réflexion.

DESDÉMONE.

Moi, je veux bien... Merci, grande sœur.

DOROTHÉE, elle est assise à une table de jardin et écrit sur un cahier.

Lia! (Lia s'approche.) Je ne peux pas venir à bout de mon « style ».

LIA.

Voyons. (Elle regarde le cahier.) Le sujet est cependant joli : « Impressions d'un voyageur surpris par un ouragan de neige. »

DOROTHÉE.

Voici ce que j'ai mis : « L'infortuné chancelle. Le froid a parler... paralysé ses membres glacés. » Est-ce que c'est bien?

LIA.

C'est même très bien, ma petite Dorothée... Et après?

DOROTHÉE.

Après... c'est tout.

LIA.

Eh bien... il faut dire... qu'il songe qu'il va mourir... et qu'alors il revoit tout ce qu'il a aimé... ses parents... sa maison...

DOROTHÉE.

Oui, oui... j'y suis... seulement, je préférerais « sa chaumière ». C'est plus poétique.

LIA.

Comme tu voudras.

DOROTHÉE, elle écrit en tirant la langue.

« Il sent que sa dernière heure... » Non, son « heure suprême » ; c'est plus joli. « Il sent que son heure suprême est venue... Il revoit tout ce qu'il a aimé... son père... sa tendre mère... ses frères... ses sœurs... ses amis... et son humble chaumière... tapissée de clématite et de glycérine... »

LIA, corrigeant.

« Glycine ».

DOROTHÉE.

Tu es sûre?

LIA.

Il me semble.

DOROTHÉE.

Ah?

Elle continue à écrire.

LIA.

Qu'est-ce que tu lis donc avec tant d'action, Norah?

NORAH.

Oh! rien... un roman anglais.

LIA.

Montre! (Norah lui tend le livre en haussant les épaules. Lisant le titre.)

« Le Roman d'un jeune homme pauvre. »

Elle ferme le volume et le garde.

NORAH.

Tu ne veux pas me le rendre?

LIA.

Non.

NORAH.

Pourquoi?

LIA.

Parce que c'est un livre dangereux.

NORAH.

L'as-tu lu?

LIA.

Non.

NORAH.

A quoi vois-tu donc que c'est un livre dangereux?

LIA.

A ce que c'est un roman français. Papa nous a interdit tous les romans français sans exception. Nous devons obéir.

NORAH.

Ah! bien, je t'assure que celui-là n'est pas dangereux. Si tu savais, ma chère, ce qu'il est toc!

LIA.

Tu le lisais pourtant avec une ardeur!

NORAH.

A cause de l'histoire.

LIA.

Mais comment te l'es-tu procuré?

NORAH.

C'est Guillaume Maurens qui l'a passé ce matin à Elsa en sortant de l'église; et Elsa me l'a repassé.

LIA.

Guillaume a eu tort.

JOSABETH.

Oh! ce n'est pas grave.

LIA.

N'importe. Il aurait mieux fait de méditer les admirables paroles du pasteur Mikils sur les stériles agitations de l'esprit et les vaines curiosités.

ELSA.

Le fait est qu'il a été très bien, ton pasteur Mikils, pour un début.



DOROTHÉE.

Papa a eu une fameuse idée, de l'inviter à prêcher à sa place.

NORAH.

Ce n'est pas qu'il soit beaucoup plus folâtre que papa.

JOSABETH.

Mais ça nous a tout de même changées un peu.

LIA.

Le pasteur Mikils est un des plus brillants élèves de la Faculté de théologie de Strasbourg; et papa, qui l'a connu tout enfant et qui lui a donné ses premières leçons, le croit appelé à un très bel avenir.

DESDÉMONE.

Eh bien, tu as de la chance, toi!

LIA.

Pourquoi dis-tu cela?

DESDÉMONE

Tu le sais bien.

JOSAB

Moi, je trouve que le pasteur Mikils et toi vous êtes exactement faits l'un pour l'autre.

LIA.

Ne dites donc pas de sottises.

JOSABETH.

Il est toujours à causer avec toi... Il t'appelle une âme d'élite.

LIA, rougissant.

Je vous assure que le pasteur Mikils ne m'a jamais rien dit qui puisse m'autoriser à croire...

NORAH, riant nerveusement.

Ah! ah! ah!

LIA.

Qu'as-tu à rire?

NORAH.

Rien... L'idée de voir vos deux perfections ensemble...

JOSABETH.

Est-elle mauvaise, cette Norah!... C'est égal, il a eu un vrai succès. Maman était en extase. Elle buvait la parole sainte.

NORAH.

Et quelle chambrée!

LIA.

Hein?

NORAH.

Je veux dire : quelle brillante assistance!

ELSA.

Avez-vous remarqué? Il y avait M. Dursay.

DESDÉMONE.

Il est pourtant catholique.

NORAH.

Oh! il n'a pas de religion du tout.

JOSABETH.

C'est un homme bizarre... qui a ses idées à lui... un vieil original... un philosophe...

DOROTHÉE, fièrement.

Comme Jean-Jacques Rousseau !

ELSA.

Vous savez qu'avant de venir s'installer ici, dans cette magnifique propriété du bord du lac, il était marié... à Paris... et qu'il est séparé de sa femme ?

DOROTHÉE.

Oui, il paraît qu'il n'a pas été heureux en ménage.

LIA.

Dorothée !... Moi, j'aime beaucoup M. Dursay. Il est quelquefois un peu moqueur, mais je le crois très bon.

JOSABETH.

Vous avez vu le jeune homme qui était avec lui ? C'est un de ses amis ; un Français, un Parisien.

DESDÉMONE.

Il est très gentil.

ELSA.

M. Dursay a demandé à papa la permission de nous l'amener cet après-midi.

DESDÉMONE.

Quel bonheur !

LIA.

Desdémone !

DESDÉMONE.

Eh bien, quoi? Vous êtes bonnes, vous autres! Vous avez vos « flirts ». Moi pas.

NORAH.

Ni moi.

DESDÉMONE, *continuant.*

...Et il vient toujours un moment, après le croquet, où, pendant que vous vous égarez deux à deux dans des promenades sentimentales, je reste là... les bras croisés.... C'est embêtant.

JOSABETH.

A propos, ils sont en retard, nos flirts, aujourd'hui.

DOROTHÉE, *qui s'est un peu écartée.*

Les voilà!... les voilà!... Enfin, on va s'amuser!

## SCÈNE II

LES MÊMES, JAMES, GUILLAUME, HAROLD,  
quinze ans.

TOUS et TOUTES, *ensemble ou à peu près.*

Bonjour, mademoiselle Lia. — Bonjour, Norah. — Bonjour, Josabeth... Elsa... Desdémone... Dorothée. — Bonjour, James... Guillaume... Harold...

*James s'assoit auprès de Josabeth, Guillaume auprès d'Elsa et le petit Harold auprès de Dorothée.*

JOSABETH, consultant James sur son aquarelle.

Est-ce cela ?

JAMES.

Oh ! oui, oui... très bien !

JOSABETH.

Je crois que mes arbres ne sont plus assez verts.

JAMES.

C'est votre lac qui est trop bleu.

JOSABETH.

Mais tout à l'heure c'est mon lac qui n'était pas assez bleu et mes arbres qui étaient trop verts... Alors c'était pas la peine...

LIA, tendant à Guillaume le livre qu'elle a pris à Norah.

Ce livre est à vous, Guillaume ?

GUILLAUME.

Oui, mademoiselle.

LIA.

Eh bien ! reprenez-le, et ne prêtez plus de ces vilains livres-là à mes petites sœurs.

GUILLAUME.

Vilains?... Mais celui-là est très joli... et malgré cela très moral... Vous pouvez bien, de temps en temps, permettre à vos sœurs une lecture amusante...

LIA.

Elles ont Toppfer.

GUILLAUME.

Vous êtes sévère, mademoiselle.

NORAH, moqueuse.

Guillaume a oublié ce que le pasteur Mikils a dit ce matin des vaines curiosités.

JOSABETH II, à James.

Sérieusement, comment avez-vous trouvé son sermon ?

GUILLAUME.

Oh ! très... très remarquable.

LIA, sincère.

N'est-ce pas ?

NORAH.

Il n'a répété que onze fois : « Si j'ose, mes frères, employer cette expression. »

## SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME PETERMANN.

MADAME PETERMANN, s'approchant. Elle vient de la maison et a entendu les dernières répliques.

Tu parles bien légèrement, Norah. Le pasteur Mikils est, je ne crains pas de le dire, une des espérances de l'Église. Il a des dons magnifiques : la voix, le port, le geste, l'ampleur et l'onction, l'élévation et la profondeur. Le pasteur Mikils ira loin... très loin... Il est déjà question de lui pour un poste extrêmement important.

DOROTHÉE.

*Elle exprime ironiquement son admiration par ce sifflement familier qui équivaut à « fichtre ! » ou « mince ! »*

MADAME PETERMANN

Mais j'ai à te parler, Lia. (Elle l'emmène un peu à l'écart.) D'abord, on a besoin de toi à la cuisine. Victoire patauge dans son entremets : elle a totalement oublié la recette... Et puis, j'ai fait une découverte dans la chambre de Norah, une découverte qui m'effraye.

LIA.

Oh ! mon Dieu !

MADAME PETERMANN.

Oui, sous son matelas, j'ai trouvé ce cahier... J'ai cru tout de suite que c'était un album spirituel comme celui de Desdémone. Mais pourquoi aurait-elle mis son album spirituel sous son matelas ?... J'ai lu, et j'ai vu que c'était une sorte de journal intime où elle écrit ses pensées... quelquefois en vers... Des pensées... un peu inquiétantes... d'une forme à peine convenable... et d'où il ressort que la malheureuse enfant est éperdument amoureuse. Mais de qui ? C'est ce qu'il m'est impossible de deviner... Je te prie de lire ce cahier (Elle le lui remet.), d'interroger Norah et de lui faire tes observations. De ta part, cela lui paraîtra moins dur ; et ton intervention, plus familière, pourra être aussi plus efficace que ne serait la mienne.

LIA.

Bien, maman... Mais cela ne saurait être bien grave. Norah est une étourdie qui se moque de tout, comment pourrait-elle être amoureuse ?

MADAME PETERMANN.

Tu es si parfaitement simple et transparente, ma pauvre Lia, que la plus petite complication t'étonne chez les autres... Mais Victoire t'attend. Va vite.

LIA.

Oui, maman.

He se dirige vers la maison. En même temps, Dursay et Georges s'approchent de madame Petermann.

## SCENE IV

LES MÊMES, moins LIA ; DURSAY, GEORGES.

MADAME PETERMANN.

Bonjour, cher monsieur Dursay et honoré voisin...

GEORGES, s'inclinant.

Madame...

DURSAY.

Excusez-nous, madame, d'être entrés avec ce sans-gêne : mais la grille était ouverte ; et, comme M. Petermann attendait notre visite...

MADAME PETERMANN.

Je vais le prévenir, monsieur.

DURSAY.

Madame, nous vous suivons.



## MADAME PETERMANN.

Si vous le voulez. Mais il vous sera certainement plus agréable, par ce beau temps, de rester au jardin ; et je vous prie, en attendant, de vous faire l'introducteur de monsieur votre ami auprès de cette jeunesse.

Madame Petermann se dirige vers la maison. La bande des jeunes filles et des jeunes gens s'est approchée.

## SCÈNE V

## LES MÊMES, moins MADAME PETERMANN.

DURSAY, faisant les présentations.

Monsieur Georges Durand, de Paris ; Mademoiselle Norah ; Mademoiselle Josabeth ; Mademoiselle Elsa ; Mademoiselle Desdémone ; Mademoiselle Dorothée ; Messieurs James et Guillaume Maurens ; Monsieur Harold Cruchod. Et maintenant faites, s'il vous plaît, plus ample connaissance.

DESDÉMONE, offrant une chaise à Georges.

Alors... vous venez de Paris, monsieur ?

GEORGES.

Oui, mademoiselle.

DESDÉMONE.

Et que se passe-t-il, à Paris ?

GEORGES, sincèrement embarrassé.

Mon Dieu, mademoiselle, quand on y est, il semble bien qu'il s'y passe pas mal de choses ; mais, quand on en est sorti, on ne sait plus bien quoi.

## L'AINÉE.

DESDÉMONE.

Et vous êtes pour longtemps dans notre pays?

GEORGES.

Pour quelques jours, mademoiselle.

DESDÉMONE.

C'est peu.

GEORGES.

Trop aimable.

Un silence.

DOROTHÉE, venant à Georges.

Monsieur, voulez-vous nous faire l'honneur de jouer avec nous au croquet? Ça rompra la glace.

DESDÉMONE, à Elsa.

Oui, oui! c'est une idée!

Tous se lèvent.

GEORGES.

Ce serait avec le plus grand plaisir, mademoiselle, si je ne devais, avant tout, présenter mes devoirs à M. Petermann. Mais vous pouvez commencer sans moi, je serais désolé si...

DOROTHÉE.

C'est ça! Vous viendrez quand vous aurez vu papa. (Courant en avant). Ohé! ohé, les autres!

Toute la bande suit Dorothée. Desdémone se retourne pour regarder Georges. La bande disparaît derrière les arbres.

## SCÈNE VI

DURSAY, GEORGES

GEORGES.

Elles sont gentilles.

DURSAY.

Très gentilles ; et fraîches, et rondes, et florissantes...  
C'est la règle.

GEORGES.

Quelle règle ?

DURSAY.

Avez-vous remarqué que par une ironie de la bonne nature, les successeurs les plus graves et les plus haut sur cravate de ce fâcheux Calvin ont les filles les plus friandes et les plus abondantes en charmes ?... — et n'ont jamais que des filles ?... Ces hommes hostiles à la chair en ont tout un étalage dans leur maison ; ces ennemis du péché nous offrent, dans leur progéniture, des occasions de péché. Je vous l'avais bien dit que vous ne vous ennuierez pas ici... Toutes ces ponettes ont d'ailleurs l'instruction la plus soignée... Les grandes sont surchargées de diplômes, et les plus jeunes suivent d'innombrables cours où elles sont toujours les premières. Et l'anglais, et l'allemand, et la cuisine, et la musique, et la natation, et la peinture, et la gymnastique... Tout, elles savent tout ! Et là-dessus, mon garçon, faites votre choix, si le cœur vous en dit.

GEORGES.

Comme vous y allez!... J'ai cru remarquer, du reste, que presque toutes ces demoiselles étaient... pourvues.

DURSAY.

Et pas pour la première fois encore. Cette fois pourtant cela paraît sérieux. Mais Norah et Desdémone sont disponibles.

GEORGES, riant.

Laquelle me conseillez-vous ?

DURSAY.

Moi, j'aurais plus de confiance en Desdémone.

GEORGES.

N'allez pas croire, au moins, que si je vous interroge...

DURSAY.

Je ne crois rien, mon ami. Je vous réponds, voilà tout.

GEORGES.

Et... pas de dot, naturellement ?

DURSAY.

Pas une grosse, non ; mais enfin une dot. Le père de madame Petermann avait une assez large aisance.

GEORGES.

Madame Petermann a l'air d'une femme fort respectable.

DURSAY.

Elle l'est.

GEORGES.

Et M. Petermann ?

DURSAY.

Le pasteur Petermann est un très brave homme, et même un saint homme, et qui certainement s'occuperait beaucoup de ses paroissiens s'il n'était obligé de s'occuper d'abord de ses filles... Six filles à marier, songez ! c'est une affaire. Il faut les montrer, donner des thés, des concerts, des parties de jardin, attirer les jeunes gens et les retenir. C'est ainsi que la maison du pasteur Petermann est devenue la maison des amours... Pour moi, je trouve exquis ce contraste entre la mission sacrée du bonhomme et ses préoccupations de père de famille, qui lui ont fait peu à peu transformer son presbytère en un temple du flirt, en une espèce de pince-cœur pour le bon motif... Et, vous voyez, je l'aide à l'occasion ; je fais l'article pour lui, en bon voisin... Moi qui suis un ours et qui ne vais nulle part, je viens souvent ici, et je m'y amuse toujours, rien qu'en voyant vivre la famille Petermann. Je m'intéresse à leur chasse innocente ; la gentillesse des petites sœurs me rafraîchit les yeux... Et puis, ce n'est pas tout. Il y a l'ainée, mademoiselle Lia.

GEORGES.

Celle qui était avec sa mère au moment où nous sommes entrés?... Elle m'a paru... plutôt insignifiante.

DURSAY, brusquement.

Mon ami, c'est que vous ne savez pas regarder. Oui, c'était Lia, Lia la dévouée et l'indispensable. Celle-là me rafraîchit l'âme. Parfaitement. C'est elle qui a été la vraie mère de toutes ses jeunes sœurs, et qui tient le ménage, et qui gouverne la maison, et qui dispense M. et madame Petermann de surveiller leurs filles. Et tout cela avec une grâce presque silencieuse, et un oubli de soi, une ignorance de son propre mérite!... Ah ! la brave fille ! Elle ne s'est

pas aperçue, tandis qu'elle vivait pour les autres, qu'elle atteignait ses vingt-cinq ans. Heureusement, je crois qu'elle va épouser ce solennel pasteur Mikils, qui n'est qu'un bon nigaud, mais qu'elle a la naïveté de prendre pour un grand homme, à qui elle prêtera tous les talents et toutes les vertus, et avec qui elle sera probablement heureuse, parce que son bonheur est en elle.

GEORGES.

Allons, tant mieux. Mais moi, je me sauve.

DURSAY.

Pourquoi ?

GEORGES.

Vous avez une façon de « faire l'article », comme vous dites... Ce que vous m'avez raconté des petites sœurs... Je crains qu'elles n'aient le cœur tout au moins un peu... fripé.

DURSAY.

Si ce n'est que le cœur... D'ailleurs vous ne risquez rien, puisque vous voilà prévenu.

GEORGES.

Est-ce qu'on sait ? On est si bête !

DURSAY.

A votre aise, Georges. Je vous jure que je ne touche là-dessus aucune commission... Mais voici le pasteur Petermann qui s'avance.

## SCÈNE VII

LES MÊMES ; PETERMANN, puis DESDÉMONE

PETERMANN, à Georges, après avoir serré la main à Dursay.

Excusez-moi de vous avoir fait attendre, monsieur... Certaines obligations de mon ministère... « Voulons-nous nous assoir ? » comme dit votre Molière. (ils s'asseyent.) C'est fort gracieux à vous d'avoir bien voulu me visiter dans mon ermitage...

GEORGES.

L'ermitage est charmant.

PETERMANN.

On y jouit du moins d'un air pur et d'un spectacle reposant. Ce calme doit même vous sembler excessif au sortir de la fournaise parisienne... (Un silence.) Notre pays aura-t-il l'avantage de vous posséder longtemps ?

GEORGES.

Quelques jours.

PETERMANN.

C'est peu.

GEORGES.

Trop aimable.

Un silence.

PETERMANN.

Comment avez-vous trouvé ce matin le sermon du pasteur Mikils ?

DESDÉMONE, survenant.

Très remarquable... (A Georges) Et maintenant que vous avez vu papa, voulez-vous, monsieur, nous faire l'honneur de vous mêler à nos ébats ?

GEORGES.

Mais, mademoiselle...

PETERMANN.

Trêve de cérémonie, monsieur. Une cordiale simplicité est ici l'unique règle. Franchement, vous ne pouvez refuser ce plaisir à mes fillettes.

GEORGES.

Je suis donc à vos ordres, mademoiselle ?...

PETERMANN, achevant.

Desdémone. C'est ma cinquième fille, c'est-à-dire l'avant-dernière; et ce n'est pas la moins charmante. (Il lui tapote la joue.) Va, mon enfant.

## SCÈNE VIII

PETERMANN, DURSAY.

PETERMANN, à lui-même.

Ma cinquième fille... Et j'en ai six. (A Dursay.) Mon cher voisin, j'aurais un petit renseignement à vous demander.



DURSAY.

Et sur quoi, monsieur le pasteur ?

PETERMANN.

Vous avez une grande fortune, et mobilière autant que terrienne. Vous êtes, à coup sûr, plus entendu que moi aux choses de la banque et de ce qu'ils appellent la spéculation...

DURSAY.

Heu !

PETERMANN.

Moi, vous le savez, j'ai reçu de Dieu plus grande abondance d'enfants que de richesses temporelles... De là bien des soucis qui viennent s'ajouter pour moi à celui des âmes... Dites-moi, monsieur Dursay, qu'est-ce que c'est donc que ces mines d'argent dont on parle si fort depuis quelque temps ? Est-ce bien sérieux ? Y en a-t-il que vous puissiez, en conscience, me recommander particulièrement ?

DURSAY, pince-sans-rire.

Mais, monsieur le pasteur, est-ce que les Pères de la primitive Église n'interdisaient pas aux fidèles l'intérêt, même légal, et toutes les formes du commerce de l'argent ?

PETERMANN.

Heureuse austérité, monsieur ! Mais les temps ont marché. Les ministres de l'Évangile doivent eux-mêmes se plier aux conditions économiques de la société où ils vivent, sous peine de devenir, au milieu des autres hommes, des sortes de parias volontaires ; ce qui ne saurait que nuire à leur mission surnaturelle.

DURSAY.

Mais, monsieur le pasteur, la spéculation, c'est le jeu ; et le jeu étant la recherche du gain sans travail, n'est-il pas sur l'extrême limite des actions permises à un chrétien ?

PETERMANN.

Sans doute, sans doute... Mais vous oubliez, mon cher voisin, qu'il y a une hiérarchie des devoirs. J'ai celui d'établir mes filles, qui entraîne, hélas ! celui de les doter et, corollairement, d'arrondir un peu leur modeste dot, si je puis. Ce devoir certain prime assurément le devoir plus douteux de l'abstention évangélique à l'endroit des opérations financières... Si j'ose tenter la fortune, ce n'est point pour moi, c'est pour mes chères enfants ; cette démarche qui vous inquiète n'est donc, à mes yeux, qu'une façon détournée de solliciter en leur faveur les largesses de la Providence et, pour ainsi parler, de remettre l'avenir de ces chères petites aux mains de Dieu.

DURSAY.

Nous appelons cela la direction d'intention... Monsieur le pasteur, prenez garde ; vous donnez dans la morale des bons pères jésuites.

PETERMANN, suffoqué.

Moi?... oh ! oh !... monsieur Dursay, que me dites-vous là ?

DURSAY.

Je plaisante, monsieur le pasteur.

PETERMANN.

Il est, monsieur, des plaisanteries qui passent la limite.

DURSAY.

Je vous assure...

PETERMANN, se remettant.

Vous avez, cher monsieur Dursay, le rigorisme de ceux qui ne croient à rien, et que, par conséquent, leurs sévérités n'engagent pas eux-mêmes.

DURSAY.

Eh ! eh ! pas mal ceci, Allons, allons, j'ai eu tort de vous taquiner... J'aurais mieux fait de vous indiquer tout de suite les *Marie-Jeanne* et les *Crusoé*... Ce n'est pas que je vous les garantisse, au moins. Puis, souvenez-vous que ces affaires-là sont pleines de surprises, et que le difficile n'est pas d'y entrer, mais de s'en retirer à propos.

Tous deux se sont levés et se dirigent vers le fond du jardin.

PETERMANN.

C'est entendu... Vous disiez les *Crusoé* et les *Marie-Jeanne*?...

Ils disparaissent. En même temps, Lia sort de la maison.

## SCÈNE IX

LIA, puis NORAÏ.

LIA, appelant.

Norah ! veux-tu venir ?

NORAÏ.

Voilà, grande sœur.

LIA, lui montrant le cahier.

Qu'est-ce que c'est que cela?

NORAH.

Ça?... Eh bien, c'est un cahier... Oh! du plus haut intérêt. Je te félicite de l'avoir découvert. Quand on fouille partout, il est juste qu'on soit quelquefois payé de ses peines.

LIA.

Pourquoi essaies-tu d'être méchante? Je n'aurais pas voulu te le dire : mais c'est maman qui a trouvé ce cahier et qui m'a priée de te faire à ce sujet quelques observations, pensant que, de ma part, cela te semblerait moins dur... Maman m'a dit de le lire. Je l'ai parcouru... Oh! Norah! comment as-tu pu écrire de pareilles choses!

NORAH.

Eh bien, quoi? c'est de la littérature... Des morceaux choisis...

LIA.

Singulièrement choisis en tout cas. (Ouvrant le cahier.) Tiens, je tombe sur ces vers :

Entends-tu soupirer ces enfants qui s'embrassent?

On dirait dans l'étreinte où leurs bras nus s'enlacent...

Je n'ose pas continuer... De qui sont-ils, ces vers?... De toi, peut-être?

NORAH.

Ils sont d'Alfred de Musset.

LIA.

Ah? J'aime mieux cela que s'ils étaient de toi. Mais ce qui, malheureusement, est bien de toi, — car il y a des

ratures, — ce sont des impressions comme celles-ci : (Lisant)  
 « 3 août. — Cette nuit, je suis à ma fenêtre. Le parfum des  
 fleurs m'enivre. Un trouble inconnu pénètre mes sens...  
 Oh! ses yeux! sa voix! sa bouche! Je voudrais qu'il fût là  
 près de moi; qu'il m'enveloppât tout entière d'une étreinte... »  
 Voilà encore que je ne peux pas continuer. (Lisant à une autre  
 page.) « 4 septembre. — Il est grave, sévère même, mais je  
 devine dans ses yeux un foyer de passion qui s'embrasera  
 au souffle de la mienne; » etc. Et encore : « 20 septembre.  
 — Nul ne connaît notre secret, et nos regards seuls nous  
 l'ont révélé à nous-mêmes... Ce mystère est bien doux...  
 Quand il est devant mes yeux, j'affecte quelquefois l'indif-  
 férence ou l'ironie; et cependant un fleuve de feu parcourt  
 voluptueusement mes veines; puis tout à coup je me sens  
 transir, mon cœur défaille... »

NORAH, violemment.

Assez! Rends-moi ce cahier! Il est à moi!

Elle le lui arrache, et le tient serré contre elle d'un air farouche.

LIA.

Tu me fais beaucoup de peine, Norah. D'abord, il y a là  
 des expressions... qu'une jeune fille ne devrait jamais  
 employer. Et ces expressions témoignent d'un trouble...  
 d'un abandon de toi-même aux mauvaises pensées... La  
 preuve que c'est vilain, c'est que tu n'as pu supporter de  
 me l'entendre lire...

NORAH.

Parce que je te connais. Tu es si froide, toi! Tu ne peux  
 pas comprendre...

LIA.

Ce que je comprends, du moins, c'est que tu as un secret,  
 c'est que tu aimes quelqu'un... Eh bien, ma chère petite,

il faut le dire à papa et à maman : c'est ton devoir. Ou bien, si tu n'oses pas le leur dire, tu peux bien me le confier, à moi... Voyons, est-ce l'un des jeunes gens qui viennent ici? (Norah fait signe que non.) Est-ce quelqu'un que tu rencontres hors de chez nous?... (Idem.) Quelqu'un que nous connaissons (Idem.) Est-ce qu'il y a entre vous deux un obstacle? Crains-tu que papa ne te permette pas de l'épouser? (Idem.) J'ai beau chercher, je ne vois pas du tout... Oh! Norah! est-ce que ce serait un homme marié?

NORAH, qui s'est remise.

Tu es bête! Je te dis que ce n'est personne... Ce sont des idées qui me passent par la tête et que je m'amuse à écrire. Un amoureux en l'air... que j'imagine pour tuer le temps...

LIA.

Bien sûr?

NORAH.

Mais oui, bien sûr. Autrement, tu n'aurais pas eu de peine à deviner, puisque nous avons les mêmes relations et que nous voyons exactement les mêmes personnes.

LIA.

C'est vrai.

NORAH.

Seulement, tu sais, il y a des heures où l'on rêve, où l'on s'ennuie, où l'on désire on ne sait quoi...

LIA.

Et c'est cela qui est dangereux, Norah... Va, pour les âmes de bonne volonté, il n'est pas une minute dans la vie qui n'ait son devoir; et cela ne laisse guère de place aux rêveries romanesques. Ou bien, si l'on rêve, c'est comme on

prie, et l'on n'a pas ensuite à en rougir... Je te laisse ton cahier... Promets-moi de ne plus rien y écrire... du moins dans ce goût-là. Quand tu le reliras plus tard, tu trouveras que tu étais bien sotté. Je dirai à maman de ne pas te gronder; que tout cela n'est qu'enfantillage, littérature, comme tu dis... Et là-dessus, embrassons-nous. (Norah se laisse embrasser d'assez mauvaise grâce.) Toujours amies, n'est-ce pas?

NORAH.

Évidemment.

## SCÈNE X

LES MÊMES, PETERMANN, DURSAY.

Pendant les dernières répliques, Petermann et Dursay sont rentrés en scène,

DURSAY.

Au revoir donc, mon cher pasteur... Mais où est mon jeune ami?

PETERMANN, regardant vers le fonds du jardin, paternel.

Je crois, sauf erreur, qu'il n'a pas grande envie de s'en aller.

DURSAY.

Je vous le laisse donc... Bonjour, Norah. (A Lia.) Au revoir, mademoiselle Raison.

LIA.

Au revoir, monsieur le moqueur.

DURSAY.

Mademoiselle Lia, apprenez que, lorsque je dis du bien de vous (et cela m'arrive souvent), quel que soit le ton, je dis toujours ma pensée.

LIA.

Alors, au revoir, mon indulgent voisin.

DURSAY.

Vous ne venez pas me reconduire?

LIA.

Mais si, bien volontiers.

*Petermann et Lia reconduisent Dursay. Au même moment arrive en scène toute la bande des jeunes filles et des jeunes gens, jouant à colin-maillard. Noraï les rejoint.*

## SCÈNE XI

NORAH, JOSABETH, ELSA, DESDÉMONE,  
DOROTHÉE, JAMES, GUILLAUME, GEORGES  
et HAROLD.

*Josabeth a les yeux bandés. James se fait prendre par elle. Elle le palpe longuement.*

DOROTHÉE.

Dépêchez-vous donc!

JOSABETH, devinant.

James!

DOROTHÉE.

Oh! il y a longtemps que tu sais que c'est lui!

*On met le bandeau à James. Georges se laisse prendre.*



JAMES, sans hésiter.

Monsieur Georges!

On met le bandeau à Georges. Dorothee se jette dans ses jupes, en vain.

DOROTHÉE.

Ce n'est pas juste! Les autres se font prendre exprès; et moi, on fait exprès de ne pas me prendre.

JOSABETH.

Veux-tu te taire, gamine!

Par un accord tacite, Norah, Josabeth et Elsa laissent le champ libre à Desdémone qui se fait prendre.

GEORGES, touchant les frisons de Desdémone.

Voici de la barbe. (Rires. Arrivé au corsage.) Non, ce n'était pas de la barbe. (Rires. Après un long examen.) Mademoiselle Desdémone.

DESDÉMONE, feignant la surprise.

A quoi m'avez-vous reconnue?

GEORGES.

Je vous le dirai.

On met le bandeau à Desdémone. Norah se laisse aussitôt prendre.

DESDÉMONE.

Ça, c'est Norah!

DOROTHÉE.

C'est drôle; quand c'est une de mes sœurs qui attrape une autre de mes sœurs, ou quand c'est un de ces messieurs qui attrape un autre de ces messieurs, la personne qui y est devine tout de suite. Mais quand c'est une de mes sœurs qui attrape un de ces messieurs, ou quand c'est un de ces messieurs qui attrape une de mes sœurs... ça demande un temps!

DESDÉMONE.

Est-elle dinde, cette petite!

DOROTHÉE.

Je sais ce que je dis. (On a mis le bandeau à Norah, Dorothée s'attachant à elle, à mi-voix.) Attrape-moi, Norah, je t'en prie!

NORAH.

Pourquoi?

DOROTHÉE.

Pour que je puisse attraper Harold.

NORAH.

Tu m'ennuies!

A ce moment reviennent, par la droite, Petermann et Lia.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, PETERMANN, LIA, puis MIKILS.

Norah, les yeux bandés, rencontre Petermann.

LES AUTRES.

Chut!

NORAH, palpant la barbe de Petermann.

Qu'est-ce que c'est que ça? La queue de vache de Dorothée?... Je suis bête. C'est papa. Je le reconnais à sa belle barbe de bouc.

LIA.

Oh! Norah!

NORAH.

Je veux dire de patriarche...

PETERMANN, souriant.

Je préfère cette seconde image.

DOROTHÉE, dansant.

C'est papa qui y est! C'est papa qui y est!

GEORGES, présentant à Petermann le bandeau que Norah vient d'ôter.

Monsieur le pasteur...

PETERMANN, toujours souriant.

Mille regrets, monsieur; mais je crois que le rôle de spectateur conviendra mieux à mon âge...

NORAH, qui pendant ce temps-là a vu, de loin, venir Mikils, reprenant le mouchoir des mains de Georges, et se l'attachant sur les yeux.

Alors... (Arrive le pasteur Mikils. En le voyant approcher, les jeunes gens se font signe entre eux de se taire, et font signe à Mikils de ne pas se trahir. Norah heurtant le pasteur Mikils.) Ah! j'en tiens un!

Elle lui passe longuement la main sur la barbe et sur tout le visage. Il sourit béatement.

LIA, au supplice; d'un mouvement involontaire.

Finis donc, Norah:

NORAH.

Eh bien, quoi? On a le droit d'explorer. (Elle continue: se trompant exprès.) James!

TOUS.

Non!

NORAH, de même.

Monsieur Georges.

TOUS.

Non.

NORAH, ôtant brusquement son bandeau; et poussant un cri de surprise très bien imité.

Ah! pardonnez-moi, monsieur le pasteur... Je ne pouvais pas me douter...

MIKILS.

Il n'y a aucun mal, mademoiselle Norah... aucun...

PETERMANN.

Assez joué comme cela, mes enfants. Vous êtes tout en nage... Et, au surplus, si je ne m'abuse, le goûter est servi et vous attend.

NORAH, prenant son père par le bras.

Ça nous va. En route!

Les autres suivent.

PETERMANN.

Vous venez, pasteur Mikils?

MIKILS.

Tout à l'heure.

Il a fait signe à Lia qu'il désire lui parler.

NORAH, désignant Mikils et Lia.

Laissons-les à leurs entretiens spirituels.

## SCÈNE XIII

LIA, MIKILS.

MIKILS.

Mademoiselle Lia, les deux mois que je viens de passer dans ma ville natale, halte trop brève entre mes études de théologie et des travaux d'un ordre moins spéculatif, compteront assurément parmi les plus agréables de ma vie. L'amitié que vous avez bien voulu me témoigner, nos sérieuses conversations, l'honneur que vous m'avez fait d'accepter, de solliciter même ma collaboration à quelques-unes de vos œuvres charitables, n'auront pas peu contribué à me rendre précieux le souvenir de ces deux mois. L'estime respectueuse où je vous tiens, le cas extrême que je fais de votre jugement... Enfin, mademoiselle, il est tout à fait nécessaire que je vous fasse un aveu.

LIA.

Parlez avec confiance, monsieur.

MIKILS.

Je doute que mon séjour à Vieuchâtel se prolonge encore beaucoup. Le vénérable pasteur Kummermann, de Dieppe, chargé d'infirmités et de mérites, m'a offert officieusement sa suppléance, et dans des conditions, je dois le reconnaître, infiniment flatteuses...

LIA.

Oh! cela ne m'étonne point.

MIKILS, continuant.

Mais il importe qu'un homme de ma profession ait un foyer : la dignité même de son attitude publique y est intéressée. Il est bon que celui dont la vie doit être en exemple à tous se conforme, en cela, à une loi tout ensemble naturelle et divine...

LIA, naïve.

Comme vous parlez bien!

MIKILS.

Je parle comme tout le monde.

LIA, d'un ton pénétré.

Oh! non!

MIKILS, continuant.

Le célibat, à peine admissible chez un homme adonné aux vaines occupations du siècle, serait peu convenable à un pasteur... Bref, — et c'est où j'en voulais venir, — j'ai dessein de ne quitter Vieuchâtel qu'accompagné d'une femme selon le cœur de Dieu (Badinant avec condescendance.) et selon le mien...

LIA, radieuse.

Et vous l'avez choisie?

MIKILS.

Oui, et dans cette maison. (Lia porte sa main sur son cœur.) Mais, avant de me déclarer à vos respectables parents, il faut que je vous consulte, chère mademoiselle Lia. Notre modeste foyer sera forcément un peu austère. L'épouse d'un pasteur ne doit pas s'attendre à une vie de plaisirs frivoles et de divertissements mondains : leur union doit conserver un caractère de gravité, et la pensée de Dieu ne doit pas être

tout à fait absente même de leurs plus intimes épanchements.

LIA.

Je le sais. Mais je sais aussi que je me passe très bien de divertissements; que la pensée de Dieu se mêle naturellement, et sans que je m'y efforce, à toutes mes actions; que mon rêve serait de me dévouer entièrement à celui que j'aimerais, et que tout mon bonheur tiendrait dans ma maison.

MIKILS.

Oh! vous, mademoiselle Lia, vous êtes à part et au-dessus des autres. Vous seriez parfaite, dans quelque état que vous fussiez engagée : mais il est visible que Dieu vous a formée pour être la grande sœur, non seulement de vos petites sœurs, mais de tous ceux qui auraient besoin de vous; et non pour être dévouée à un seul, mais pour être bonne et secourable à tous... Est-ce que je me trompe?

LIA, vaguement inquiète.

Mais oui, vous vous trompez. Vous me placez trop haut, beaucoup trop haut.

MIKILS.

Je ne vous y place pas, je vous y vois... Pour en revenir à mon projet, celle à qui je songe a une nature excellente... des principes que rien ne saurait entamer... une rare distinction morale... Mais enfin elle est habituée à une vie... très innocente sans doute, mais très gaie, très animée. L'intérieur du pasteur Petermann est à la fois infiniment respectable et exceptionnellement joyeux... Vous qui la connaissez à fond, pensez-vous que, en dépit de son étourderie apparente, elle serait capable de devenir l'épouse sérieuse dont j'esquissais tout à l'heure les devoirs?

LIA.

Mais de qui parlez-vous donc ?

MIKILS.

Au fait (Plaisantant.) il n'est peut-être pas inutile que je vous la nomme... Je parle de Norah... de mademoiselle Norah, veux-je dire.

LIA.

Ah ?

MIKILS, fin.

Vous ne vous en doutiez pas un peu ?

LIA.

Non.

MIKILS.

Il est vrai que nous y avons mis un peu de mystère. C'est elle qui l'a voulu. Même, elle me taquinait quelquefois en public pour détourner les soupçons... Tout un petit roman, comme vous voyez... Oui, Norah a beaucoup d'imagination, de fantaisie. C'est une enfant gâtée... Et je me rends bien compte qu'à première vue il ne semble pas qu'elle soit exactement la compagne qui me conviendrait... Mais, — je vous découvre ici toute ma faiblesse, — c'est peut-être ce qu'il y a en elle de grâce libre et capricieuse qui m'attire et me séduit le plus... Je me dis qu'elle égayera de sa vivacité piquante la maison du pasteur ; me ressouvenant au surplus par qui cette chère enfant fut élevée, et assuré que cette grâce légère d'esprit et de jeunesse qui paraît en elle ne saurait servir que d'un voile brillant aux plus solides vertus... Répondez-moi franchement, mademoiselle : croyez-vous que j'aie tort?... Oui, vous le croyez... Je le lis dans vos yeux...



LIA.

Mais pas du tout! pas du tout!... Je suis seulement un peu... surprise...

MIKILS.

Mais vous ne me blâmez pas? Vous ne trouvez pas ce mariage un peu... singulier?

LIA.

Mais non.

MIKILS.

Oh! que vous me faites de bien!... Je vais tout vous dire: hier, nous avons échangé, Norah et moi (béat.) de solennelles et bien douces promesses. Et mon père doit venir aujourd'hui solliciter de monsieur et madame Petermann l'honneur d'un entretien dont vous pressentez l'objet... Mais, je ne sais pourquoi, j'avais besoin de votre approbation... Vous ne me l'avez pas refusée; et à présent, je suis tranquille, bien tranquille... (On sonne à la grille.) Oh! mon Dieu! serait-ce déjà mon père? (Il regarde à travers les arbres.) C'est lui! (Une servante ouvre la grille à un vieux monsieur en cravate blanche et l'introduit dans la maison.) Voilà maintenant que j'ai peur... Si vos parents allaient refuser?... S'ils allaient être frappés de disconvenances, superficielles à coup sûr, mais qui enfin peuvent être tournées en objections, puisque moi-même tout à l'heure...

LIA.

Oh! cela est peu probable.

MIKILS.

Oui, n'est-ce pas? Enfant que je suis!... Mademoiselle Lia, je ne peux pas demeurer en place, je ne peux pas!...

Écoutez, je m'en vais sortir par la petite porte du fond du jardin, et je me promènerai dans la ruelle en attendant le résultat de l'entrevue... Avez-vous la clef?

LIA.

Oui, oui...

Elle suit Mikils vers le fond, où elle disparaît avec lui.

## SCÈNE XIV

JAMES et JOSABETH; puis GUILLAUME et ELSA; puis  
GEORGES et DESDÉMONE; puis HAROLD et DORO-  
THÉE.

La scène est vide un moment. Le jour baisse. Chaque couple sort d'une allée à droite, traverse la scène et disparaît dans une allée à gauche.  
Passent James et Josabeth.

JOSABETH.

... Tout à l'heure, malgré le bandeau... Je savais bien que c'était vous.

JAMES.

Et moi je savais que vous le saviez.

JOSABETH.

Vrai?... Oh! que j'ai honte!

JAMES.

Je sentais courir vos petites mains... J'aurais voulu que cela durât toujours... Et c'est là que j'ai compris que je vous appartenais.

JOSABETH.

James!

JAMES.

Josabeth!

Ils s'embrassent et disparaissent enlacés.  
Passent Guillaume et Elsa.

ELSA.

... Moi, j'aimerais mieux des meubles anglais... vous savez? en laqué vert, avec des petites galeries partout... et puis des tentures vert-Nil... et puis aussi des papiers de William Morris.

GUILLAUME.

Tout ce que vous voudrez, ma chère âme.

ELSA.

Vous verrez quel délicieux petit nid je vous ferai... Je me coifferai en « ventre affamé »... et j'aurai des jupes en accordéon avec des manches comme des ailes...

GUILLAUME.

Elsa!

ELSA.

Guillaume!

Ils s'embrassent et disparaissent enlacés.  
Passent Georges et Desdémone.

DESDÉMONE.

... Hélas! ce sera bien difficile,

GEORGES.

Pourquoi?

DESDÉMONE.

Parce que vous êtes catholique.

GEORGES.

Je vous assure que vous ne vous en apercevrez pas.

DESDÉMONE.

Oui, mais papa ?

GEORGES.

Le pasteur Petermann trouvera bien quelque accommodement.

DESDÉMONE.

Vous abjurerez ?

GEORGES.

Non. Cela ne se fait pas. Mais ma religion ne vous gênera guère, allez !

DESDÉMONE.

Parce que vous n'en avez pas. Vous êtes comme tous les Français. Croyez-vous en Dieu, seulement ?

GEORGES.

J'y croirai si vous le désirez, ma chérie.

*Il la baise sur la bouche.*

DESDÉMONE.

Oh ! monsieur Georges !...

GEORGES.

Je vous ai fait mal ?

DESDÉMONE.

Non... Et dire qu'il y a une heure je ne vous avais jamais vu!...

*Ils disparaissent enlacés*

*Passent Dorothee (douze ans) et Harold (quinze ans), se tenant par la main.*

DOROTHÉE.

...Tu ne veux pas m'embrasser?

HAROLD.

Je n'ose pas.

DOROTHÉE.

Mais tu m'embrasses, des fois, devant mes sœurs, devant papa et maman.

HAROLD.

Ce n'est pas la même chose.

DOROTHÉE.

Pourquoi?

HAROLD.

Je ne sais pas... Ici, j'ai peur...

DOROTHÉE.

De quoi?

HAROLD.

Si je t'embrassais ici... la nuit... seul... tout seul avec toi...

DOROTHÉE.

Eh bien?...

L'AINÉE.

HAROLD.

Je ne sais pas.

DOROTHÉE.

Qu'est-ce que tu as toujours à te gratter ?

HAROLD.

Rien... rien...

DOROTHÉE.

Voyons.

Elle déboutonne le haut du col d'Harold, plonge la main dans l'ouverture et retire une rose fanée.

HAROLD.

C'est la rose que tu m'as donnée tantôt... Je l'avais mise là... et, comme j'avais laissé les épines...

DOROTHÉE.

Tu m'aimes donc ?

HAROLD.

Oh ! oui !

DOROTHÉE.

Et tu seras mon mari ?

HAROLD.

Oh ! oui !

DOROTHÉE.

Harold !

HAROLD.

Dorothée !

DOROTHÉE.

Écoute... j'aurai quinze ans dans neuf cent quatre-vingt-dix-sept jours... Toi, tu auras un peu plus de dix-huit ans. Alors, tu iras demander ma main à papa et à maman...

HAROLD, en extase.

Dans neuf cent quatre-vingt-dix-sept jours...

Ils disparaissent. A ce moment, M. et madame Petermann reconduisent M. Mikils père à la grille, avec force cérémonies.

## SCÈNE XV

M. et MADAME PETERMANN, LIA puis NORAH,  
 puis JOSABETH, puis ELSA, puis DESDÉMONE,  
 puis DOROTHÉE.

LIA. Elle vient du fond du jardin et s'approche, pâle d'angoisse,  
 de M. et de Madame Petermann.

Eh bien, mon père, consentez-vous ?

PETERMANN.

Tu savais donc que le pasteur Mikils aimait Norah ?

LIA.

Il a eu la bonté de m'en faire la confidence.

PETERMANN.

A la vérité, il ne me paraissait pas que Norah, si vive, si fantasque, dût être distinguée, de préférence à mes autres filles, par mon jeune et éminent confrère ; et j'aurais plutôt cru...

LIA.

Vous auriez eu tort, mon père.

PETERMANN.

Mais Dieu a ses desseins... qu'il est hasardeux d'entraver, fût-ce en vertu de considérations inspirées par la prudence humaine.

LIA.

Enfin, mon père, avez-vous consenti ?

MADAME PETERMANN.

Il fallait pour Norah, si légère, un mari sérieux, très sérieux. Pouvions-nous mieux trouver ?

NORAH, survenant.

Mes chers parents!

Elle les embrasse.

MADAME PETERMANN.

Mais d'où sors-tu ?

NORAH.

J'attendais dans ma chambre, bien tranquillement.

PETERMANN.

Madame Petermann ?

Il lui fait signe qu'il a à lui parler.

NORAH, s'approchant de Lia.

Lia?... Tu m'en veux?... Oui, c'est vrai, j'ai été un peu... cachottière... C'est que je t'aimais tant! et j'avais si peur qu'il ne t'aime! Tu comprends? si j'y étais allée de franc jeu, tu te serais peut-être un peu mise en frais; et tu as tant d'avantages sur moi qu'il m'aurait certainement lâchée...



Tu vois, je te dis tout... Lia, il faut que tu m'aimes toujours... justement parce que je viens d'être mauvaise avec toi, et que j'aurais vraiment le cœur trop gros si tu me traitais comme je l'ai mérité... Ma chère Lia, pardonne-moi tout de suite, puisque tu finirais toujours par me pardonner!...

LIA, après une lutte intérieure, allant à Norah en l'embrassant.

Ma pauvre, pauvre Norah!... Sois heureuse, et surtout, — surtout! — ne le rends pas malheureux! Sois bonne, très bonne; sois douce, patiente, dévouée, fidèle! Tu le dois, Norah.

NORAH, sanglotant.

Oui, oui, grande sœur.

JOSABETH, venant de derrière la maison et s'approchant de M. et de madame Petermann.

Mon père, j'ai une grosse confession à vous faire; je suis à peu près sûre que vous l'accueillerez bien, car vous avez toujours dit que vous laisseriez vos filles se marier selon leur cœur. Et même ce que j'ai à vous dire n'est sans doute pas un secret pour vous, puisque vous l'avez vous-même un peu préparé et autorisé à l'avance... Enfin, mon père, je viens, — sauf votre approbation définitive et celle de ma mère, — de me fiancer à James.

ELSA, venant derrière Josabeth

Moi, à Guillaume.

DESDÉMONE, venant derrière Elsa.

Et moi, à M. Georges.

PETERMANN.

Déjà!

JOSABETH, ELSA et DESDÉMONE, les mains jointes.

Mes chers parents !...

DOROTHÉE, venant derrière Desdémone.

Mon cher papa et ma chère maman...

LIA.

Toi aussi !

---

## ACTE DEUXIÈME

Cinq ans après. Chez le pasteur Petermann. Un salon très simplement meublé. Au fond, porte vitrée donnant sur un jardin. Portes à droite et à gauche.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

PETERMANN, MADAME PETERMANN.

PETERMANN, assis dans un fauteuil, près de la fenêtre, à madame Petermann qui entre.

Tenez, voici des lettres de vos filles. Elles vont bien, grâce à Dieu. Leurs enfants aussi. Josabeth, notre Genevoise, dit que James est très demandé pour les portraits depuis son succès à la dernière exposition. Elsa nous écrit qu'ils n'ont pas encore bougé de Lausanne où Guillaume est retenu par la préparation de son cours de l'an prochain. Toutes deux ajoutent, dans un post-scriptum un peu mystérieux, que, toutefois, nous les verrons peut-être plus tôt que nous ne pensons. Quant à nos Parisiens, Desdémone et Georges, ils se trouvent très bien de leur séjour dans l'Engadine. Ils repasseront par Vieuchâtel pour retourner à Paris... Mais voici, en outre, une dépêche qui n'a pas laissé de me causer quelque surprise.

Il lui tend un télégramme.

MADAME PETERMANN, lisant.

« Arrivons tous deux à Vieuchâtel ce soir. Vous embrasse. — NORAH. » La dépêche vient de Paris; ils l'ont envoyée en route. Il faut donc que leur départ ait été tout à fait improvisé... Un si long voyage! Et elle nous écrivait, dans sa dernière lettre, qu'ils ne pourraient venir cette année... Qu'est-ce que cela veut dire?... Mon ami, je crains un malheur.

PETERMANN.

Quel malheur voulez-vous?... Norah a toujours été une personne de décision rapide; et je la reconnais bien là... La surprise est, en tout cas, agréable, et nous recevrons ces chers enfants de notre mieux.

MADAME PETERMANN.

Hélas, ce n'est pas beaucoup dire. Notre nouveau logis est humble et étroit. Un de mes chagrins est de ne pouvoir réunir autour de nous nos filles, nos gendres et nos petits-enfants. Où est notre grande et commode maison, et notre beau jardin du bord du lac?

PETERMANN.

Nous y étions trop heureux, ma femme. Cela ne pouvait durer, voyez-vous; le temps de notre épreuve terrestre nous eût été vraiment trop doux à passer... Mais le diable veillait. J'ai obéi, me croyant en cela bon père de famille, à des pensées de lucre, et j'en ai été puni par la perte presque totale de ces biens trompeurs que j'avais voulu accroître sans travail.

MADAME PETERMANN.

Oui, ce krack des mines d'argent... Ah! ç'a été dur... Que n'avons-nous écouté ce digne M. Dursay! Il nous l'avait bien dit...

PETERMANN.

N'y pensons plus, mon amie; et remercions plutôt Dieu que ce désastre ne soit survenu qu'après le mariage de quatre de nos filles.

MADAME PETERMANN.

Vous excellez, mon ami, à découvrir en toutes choses le côté encourageant.

PETERMANN.

C'est une habitude à prendre. Je m'en suis toujours bien trouvé. Dieu a donné à quatre de nos filles des maris excellents, dont trois connaissent et servent Dieu, et dont le quatrième (c'est Georges que je veux dire) n'en est du moins éloigné par aucune malice de cœur... Et nos malheurs nous ont fait un nouvel ami... Quel excellent homme que ce M. Müller, notre honoré syndic!

MADAME PETERMANN.

Oui, c'est lui qui nous a loué cette petite maison, et à des conditions vraiment amicales. C'est lui qui a fait obtenir à Lia cette place d'institutrice dans une des écoles de la ville...

PETERMANN.

Nous lui devons beaucoup. Et ses manières sont si obligeantes! si simplement cordiales!

MADAME PETERMANN.

Avez-vous remarqué que ses visites sont de plus en plus fréquentes? et qu'il les fait généralement à l'heure où Lia rentre de son école?

PETERMANN.

C'est, ma foi, vrai. Est-ce que vous croyez?...

MADAME PETERMANN.

Hé! hé!

PETERMANN.

Quel âge a-t-il?

MADAME PETERMANN.

Guère plus de cinquante ans, je pense.

PETERMANN.

Et Lia trente... Mon Dieu, à la rigueur... Ce serait pour la pauvre enfant une chance inespérée.

MADAME PETERMANN.

Oh! n'allons pas si vite. Je ne vous communique qu'une impression... Au reste, je ne suis pas très sûre que le mariage soit la vocation de Lia... Lia n'a jamais éprouvé le besoin d'une affection unique, exclusive, d'un foyer qui ne soit à elle. C'est une âme heureuse de se dévouer à tous : à ses parents, à ses sœurs, à des petits enfants, à des pauvres... De grandes vertus, une exactitude ponctuelle à remplir tous ses devoirs, — et, avec cela, une certaine froideur foncière : voilà Lia.

PETERMANN.

Comme vous la connaissez bien!

MADAME PETERMANN.

Si donc je me trompais sur les intentions de M. Müller, même alors je ne serais point en peine de votre fille aînée. C'est Dorothée qui m'inquiète. Ses bizarreries d'humeur, ses silences coupés de gaietés nerveuses, sa façon amère de prendre les choses...

PETERMANN.

Ne croyez-vous pas que le mariage d'Harold Cruchod a été pour elle une grosse déception ?

MADAME PETERMANN.

Oh ! elle ne pouvait compter sérieusement sur Harold, qu'elle n'avait plus revu depuis trois ou quatre ans. Mais il est possible que ce mariage lui ait fait sentir plus vivement sa condition de fille sans dot, et l'isolement qui a succédé pour elle à l'animation et aux joyeuses assemblées d'autrefois. La maison est triste aujourd'hui. N'étaient les visites de M. Müller et, çà et là, de M. Dursay, nous ne verrions personne... C'est un régime austère pour une enfant de dix-sept ans...

PETERMANN.

J'entends vos filles.

Lia et Dorothee entrent par la droite, en causant.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LIA, DOROTHÉE.

DOROTHÉE, à Lia.

Je t'assure qu'il était là ! Je l'ai parfaitement vu derrière ses persiennes.

MADAME PETERMANN.

Qui donc ?

LIA.

Moi, je n'ai rien vu du tout.

DOROTHÉE.

Parce qu'il s'est retiré vite au moment où tu regardais de son côté.

MADAME PETERMANN.

Mais qui?

DOROTHÉE.

M. Müller, notre respectable syndic. Lia était venue me chercher à mon cours en sortant de son école. Alors nous avons pris la rue de M. Müller; et, en passant sous ses fenêtres, j'ai vu à travers les persiennes, je vous le répète, la grosse face de M. le syndic qui guettait Lia.

LIA.

Qui me guettait? Il pouvait se trouver là par hasard. Ou bien il s'amusait à regarder les gens qui passaient, pour le plaisir de les voir passer. M. Muller doit aimer les divertissements tranquilles.

DOROTHÉE.

Enfin, pourquoi ne veux-tu pas qu'il soit amoureux de toi?

LIA.

Tout de même, Dorothée, tu me vieillis un peu trop.

DOROTHÉE.

Tu as bien tort de réclamer. M. Müller n'est pas si vieux; il n'est point ridicule, puisqu'il est riche; il est bon homme, et une femme ferait de lui tout ce qu'elle voudrait. N'est-ce pas, maman?



MADAME PETERMANN.

Peut-être, mon enfant ; mais tu as une façon de considérer le mariage...

DOROTHÉE.

Que voulez-vous, ma mère ? Nous ne pouvons plus, Lia et moi, mettre beaucoup de poésie dans cette affaire-là : nos moyens ne nous le permettent pas. Il ne faut pas compter qu'un jeune homme nous prenne, Lia pour ses beaux yeux et moi pour mes vertus. Nous avons beau être charmantes, chacune à notre façon, les hommes sont tellement idiots que nous avons quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de mourir vieilles filles ; et notre centième chance est d'être épousées par quelque veuf un peu plus que mûr ou par un vieux garçon comme M. Müller. Et puisque celui-là a beaucoup d'argent et ne paraît avoir aucune malice, je trouve Lia bien dégoûtée.

PETERMANN.

N'était la forme, qui manque un peu de convenance et de mesure, il y a du vrai dans ce que vient de dire cette enfant.

MADAME PETERMANN.

C'est aussi mon avis, Lia.

LIA.

Hé, ma mère, pourquoi nous embarrasser de tout cela ? Est-ce que je me plains ? Est-ce que je réclame contre la destinée ? Est-ce être dégoûtée, comme le dit cette petite, que de se contenter de la vie qu'on a ? Il n'est pas du tout nécessaire qu'une fille se marie. Ce n'est pas pour elle un devoir, que je sache. Et même on peut dire que, lorsqu'elle en a passé l'âge, elle a généralement des raisons de ne pas

le regretter; car, souvent, les occasions manquées lui ont appris à connaître les hommes... Je ne suis pas malheureuse; je vous ai; j'ai deux neveux et une nièce pour qui je tricote des brassières et de petits jupons; j'ai ma classe qui m'intéresse. Toutes mes heures sont occupées : c'est comme un réseau d'habitudes qui enveloppe et protège ma vie intérieure... Être vieille fille n'est triste, après tout, que si l'on se fait une idée délicieuse du mariage : ce n'est pas mon cas... Enfin, je suis résolue à ne pas souffrir inutilement, et pour cela je me retranche les illusions, même modestes. De grâce, laissez-moi mon repos, mon cher repos!

DOROTHÉE.

Oh! toi, tu vis d'un rêve, d'un souvenir...

LIA.

Je ne comprends pas.

DOROTHÉE.

Tu comprends très bien. Mais moi qui n'ai pas de souvenir... et à qui d'ailleurs ça ne suffirait pas comme nourriture... je veux un mari; et je vous préviens tous que je pars en chasse.

MADAME PETERMANN.

Tu as dix-sept ans, Dorothée : tu as le temps d'attendre.

DOROTHÉE.

Attendre? Ce serait une faute, puisque mes dix-sept ans sont ma meilleure arme...

UNE TOUTE PETITE BONNE, entrant par la droite.

C'est M. Muller.

DOROTHÉE.

J'en étais sûre.

MADAME PETERMANN.

Faites entrer.

LIA.

Je vais m'occuper du dîner, ma mère.

*Elle sort par la gauche.*

DOROTHÉE.

Grande poltronne!

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins LIA ; MULLER.

*MULLER, il entre par la droite.*

Monsieur et madame Petermann, je suis votre serviteur.  
Bonjour, Dorothée.

DOROTHÉE, tristement.

Bonjour, monsieur Muller.

MULLER.

Et ça va bien, petite?

*Il lui tapote paternellement la joue.*

DOROTHÉE, se reculant.

Très bien, monsieur Muller.

MULLER, embarrassé.

Vous devez être surpris de me voir, monsieur le pasteur?

## L'AINÉE.

PETERMANN.

Mais... pas trop, monsieur le syndic; car, grâce à Dieu, vous voulez bien nous honorer de temps en temps de vos bonnes visites.

MULLER.

Je voulais dire que vous ne vous attendiez peut-être pas... Enfin, monsieur le pasteur, je viens aujourd'hui pour un entretien sérieux...

DOROTHÉE.

J'ai compris.

Elle sort par la porte du fond.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, moins DOROTHÉE.

MULLER, toujours embarrassé.

Dorothée paraît toute triste... Elle si vive d'habitude et qui aime tant à me taquiner...

PETERMANN.

Elle était très gaie tout à l'heure...

MADAME PETERMANN.

Elle est dans l'âge ingrat, vous savez?

MULLER.

Et... mademoiselle Lia n'est pas ici?

MADAME PETERMANN.

Elle est, je pense, à la cuisine... Vous comprenez, nous n'avons qu'une toute petite servante pas très habile. Lia est obligée de s'occuper de bien des choses.

MULLER.

Sans doute... Mademoiselle Lia est une personne accomplie...

MADAME PETERMANN.

Oui, c'est une brave enfant.

MULLER.

Dites une femme supérieure; une personne qui... enfin une créature d'élite... oui, c'est bien le mot... (Se lançant.) Je me dis souvent que celui dont elle serait la compagne ne serait pas à plaindre.

MADAME PETERMANN.

Lia ne pense plus à cela, monsieur le syndic.

Pendant ces répliques et les suivantes, Petermann, silencieux, sourit avec une béatitude croissante.

MULLER.

On devrait toujours se marier jeune, madame Petermann.

MADAME PETERMANN.

Oh! Lia est résignée, et depuis longtemps.

MULLER.

Je ne parle pas d'elle, mais de moi... Il vient un moment où les vieux garçons ont tort... On se sent tout seul à l'âge où l'on aurait le plus besoin de compagne; l'estomac est moins bon, les rhumatismes commencent à vous travailler.

MADAME PETERMANN.

Mais vous semblez jouir d'une santé parfaite, monsieur le syndic.

MULLER.

Oh! certainement, certainement. Et puis, je vous prie de croire que ce n'est pas pour des raisons de cet ordre que je... Je me suis mal fait comprendre... Je voulais dire seulement que si, à ce tournant de l'âge, on rencontrait, non pas une toute jeune fille, bien sûr... mais une personne raisonnable, sans fortune, mûrie par les épreuves... dont on serait heureux d'assurer l'avenir... et qui, elle-même, n'aurait pas le droit de se montrer trop exigeante quant à l'âge et aux qualités physiques de celui qui... Quoique, à vrai dire, à cinquante ans, on ne soit pas tout à fait un vieillard... Mais enfin...

ETERMANN.

Monsieur le syndic, voulez-vous permettre à votre vieux pasteur de vous venir en aide? Il est écrit dans l'Évangile de Mathieu qu'il ne faut point s'embarrasser de serments, mais se contenter de dire : « cela est » ou « cela n'est pas ». L'apôtre aurait pu ajouter que, lorsqu'on a à exprimer une pensée honnête et droite, il ne se faut pas embarrasser de périphrases, mais il faut dire simplement : « Voici la chose », car cette simplicité convient aux enfants de Dieu.

MULLER.

Parbleu! monsieur le pasteur, vous avez raison et vous me mettez à l'aise... Si je vous demandais la main de mademoiselle Lia, que répondriez-vous?

PETERMANN.

Que je me tiens honoré de votre demande, monsieur le syndic, et que je la transmettrai bien volontiers à ma fille.

MULLER, se levant.

A la bonne heure! Et quand m'autorisez-vous à venir chercher la réponse?

MADAME PETERMANN.

Mais... demain, par exemple.

PETERMANN.

Ou ce soir.

MULLER.

Ou tantôt?

PETERMANN.

Si vous voulez.

MULLER.

Ouf! ça va mieux... Madame... Mon cher pasteur...

Il sort par la droite, reconduit par M. et madame Petermann.

## SCÈNE V

PETERMANN, MADAME PETERMANN.

PETERMANN, ouvrant la porte de gauche.

Lia! veux-tu venir?

LIA, dans la coulisse.

Voici, mon père.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LIA.

LIA.

Qu'y a-t-il?

PETERMANN.

Il y a que M. Müller demande ta main.

LIA.

Ah?

PETERMANN.

Eh bien?

LIA, tranquille.

Eh bien, ce n'est pas... enivrant. Mais M. Müller est un honnête homme; il a, comme on dit, une situation; j'ai de l'amitié pour lui. Je réfléchirai.

PETERMANN.

Cela s'entend. Mais c'est qu'il doit venir tantôt chercher ta réponse.

MADAME PETERMANN.

Ah! mon Dieu, et moi qui oubliais que le pasteur Mikils et ta sœur nous arrivent ce soir. Voilà bien des affaires dans la même journée!



LIA, troublée.

Le pasteur Mikils et Norah arrivent ce soir?

MADAME PETERMANN.

Voici la dépêche de Norah.

LIA.

Ils auraient pu prévenir plus tôt.

PETERMANN, à Lia.

Cette fois, du moins, ils ne te manqueront pas. Tu dois être contente ; car, si je ne me trompe, tu ne les as pas revus depuis leur mariage.

LIA.

C'est vrai, je ne les ai pas revus.

MADAME PETERMANN.

La première fois qu'ils sont venus à Vieuchâtel, tu as été retenue à Genève par la coqueluche de ton filleul. La seconde fois, tu étais en excursion avec Guillaume et Elsa, et tu as été arrêtée huit jours par une foulure. Ç'a été comme un fait exprès.

LIA, énigmatique.

Oui... un fait exprès.

MADAME PETERMANN.

Ils ne nous disent pas par quel train ils arrivent... Vous verrez qu'ils tomberont ici juste au moment où ce bon M. Müller...

LIA.

Pauvre homme!... Écoutez, mes chers parents, je vous ai demandé tout à l'heure le temps de la réflexion : en réalité,

c'est tout réfléchi. Je suis touchée de la démarche de M. Müller. Mais je ne l'épouserai pas.

PETERMANN.

Que dis-tu, mon enfant? (Coup de sonnette au dehors.) Songe que ce parti est honorable, avantageux, inespéré...

MADAME PETERMANN.

Et que, à moins d'une répugnance que j'ai peine à comprendre...

LA PETITE BONNE, chargée de valises, entrant par la droite.

C'est monsieur et madame Mikils.

Elle sort.

LIA.

Pas un mot de tout cela devant eux, je vous en conjure.

PETERMANN.

Mais quelles raisons donnerai-je à M. Müller?...

LIA.

Celles que vous voudrez.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, MIKILS, NORAH.

NORAH.

Papa ! maman ! (Embrassades. Avec une nuance de crainte.) Lia :

Lia l'embrasse sur le front ; Norah embrasse Lia sur les deux joues.

MIKILS, il paraît très préoccupé.

Chers parents... (Il serre la main du pasteur et embrasse madame Petermann.) Ma chère Lia...

MADAME PETERMANN.

Mais quelle surprise ! Si encore nous avions su l'heure de votre arrivée...

NORAH.

Nous ne savions pas nous-mêmes... Cela m'a prise tout d'un coup. Un besoin de vous revoir, de revoir le pays ; une envie soudaine, irrésistible...

MADAME PETERMANN.

Une envie, Norah ?... Est-ce que ?... Il serait temps, mon enfant, après cinq ans de mariage...

MIKILS, embarrassé et niais.

Oh ! non... ce n'est pas cela.

NORAH.

D'ailleurs, la santé de mon mari laisse à désirer depuis quelque temps, et nous avons pensé que ce voyage lui ferait du bien.

MADAME PETERMANN, examinant Mikils.

C'est vrai, il n'a pas très bonne mine.

PETERMANN.

Je suis sûr que vous vous surmenez, mon ami.

MIKILS.

Mais non, mais non.

MADAME PETERMANN.

Voulez-vous, mes enfants, que je vous conduise d'abord à votre chambre ?

NORAH, prenant sa mère à part.

Ah ! maman, un détail... Pouvez-vous nous faire deux lits séparés?... Oui, cela est recommandé à Auguste... A cause de ses étouffements... oh ! rien de grave...

MIKILS.

Un matelas jeté dans un coin me suffira, chère madame Petermann.

MADAME PETERMANN.

Je ferai ce qui vous plaira... Mais vous m'inquiétez, Auguste... Si vous voulez me suivre ?

NORAH.

Et Dorothée ? Où est Dorothée ?

MADAME PETERMANN.

Au fait...

LIA.

Dorothée a ses papillons noirs. Elle doit être dans sa tonnelle, au fond du jardin .. C'est là qu'elle s'amuse à être triste.

PETERMANN, à Mikils qu'il voit encombré de valises et de paquets.

Permettez, mon cher ami...

Il s'empare d'un tout petit sac et sort par la gauche avec Mikils et madame Petermann.

NORAH.

Je vous rejoins... Mais j'ai beaucoup de choses à dire à Lia... Et même, je vous serai reconnaissante de ne pas interrompre trop tôt notre tête-à-tête...

## SCÈNE VIII

LIA, NORAH.

LIA.

Tu ne veux pas voir Dorothée ?

NORAH.

Laissons Dorothée où elle est, et causons... Lia, ma chère Lia, es-tu toujours ma grande sœur et ma petite mère ? Tu m'as pardonné jadis, oui ; mais tu as beau être parfaite, pardonner n'est pas oublier, même pour toi... Lia, m'aimes-tu encore un peu ?

LIA.

Je t'écoute, Norah.

NORAH.

Mon mari n'est pas malade, et je ne mourrais nullement d'envie de venir ici. C'est lui qui m'a amenée... de force.

LIA.

Et pourquoi ?

NORAH, tranquillement.

Parce que je l'ai trompé.

LIA.

Tu dis ?

NORAH.

Je dis : parce que je l'ai trompé.

LIA.

Mais comment ?

NORAH.

Dame ! il n'y a pas deux manières.

LIA.

Voyons, Norah, ou tu deviens folle, ou tu te moques de moi. Toi ? Tu as...

NORAH.

Oui, moi, oui. Ce que je dis est pourtant assez clair.

LIA.

Et tu me dis cela... presque tranquillement ?

NORAH.

Comment veux-tu que je te le dise ? Avec de grandes phrases ? Ou avec des larmes et des sanglots ?... Oh ! ce n'est pas que je sois fière de ce que j'ai fait, au moins.

LIA.

C'est encore heureux.

NORAH.

Enfin... j'ai eu un amant, voilà le fait. Qui ? Dans quelles circonstances ? Cela ne t'intéresserait pas ou te scandaliserait... Mais mon mari l'a su, et il en a eu des preuves... oh ! non pas la seule preuve sans réplique, celle qui consiste à voir de ses yeux... mais des preuves très convaincantes, même pour lui... quoiqu'il ne fût guère méfiant, le pauvre garçon.

LIA, tout à son étonnement douloureux.

Toi, Norah ! Toi !

NORAH.

Je te fais du chagrin, ma bonne Lia ?

Elle veut lui prendre les mains.

LIA.

Laisse-moi, Norah ! laisse-moi ! Car tu me ferais horreur s'il n'y avait ici, mêlée à l'odieux de ton aventure, une ironie charmante. Ah ! ah ! ah ! tu l'adorais, tu lui faisais les yeux blancs, tu confiais tes soupirs à ton journal ; et pour l'avoir tu as tout fait : tu l'as enveloppé de tes ruses de fausse innocente, et tu m'as menti, et tu m'as trahie, et tu me l'as presque volé... Et, quand tu l'as, voilà ce que tu en fais !... Et moi, naïve, qui songeais : « Mon Dieu ! puisqu'elle l'aime, tout est bien. Cet amour la rendra meilleure ; et quant à lui, son bonheur n'est pas trop payé de mon délaissement. » Et je me faisais un crime de mes tristesses ; et pendant cinq ans je vous ai évités, sans doute parce que je craignais de souffrir en vous voyant, mais surtout parce que je voulais t'épargner jusqu'à l'ombre d'une inquiétude, ou d'un souvenir qui eût ressemblé à un remords... Et ainsi ta faute n'est pas seulement horrible en elle-même : elle ridiculise, elle bafoue mes scrupules et ma résignation, et rend grotesques à mes propres yeux cinq années de ma triste vie... Ah ! ma pauvre petite ! j'aurais dit autrefois que c'est abominable : mais je suis devenue philosophe en vieillissant, j'ai appris pas mal de choses, et je dis que la vie est vraiment bien curieuse !

NORAH.

Ah ! oui.

LIA.

Peurquoi as-tu fait cela ? Défends-toi ! Dis quelque chose !  
Essaye au moins de me faire croire que tu as une excuse.

NORAH, tranquille.

J'en ai une, mais qui ne te paraîtra pas bonne, parce que, vois-tu, Lia, nous sommes excessivement différentes... Il ne faut pas croire que moi non plus j'aie été heureuse... Il était trop grave, trop empressé, trop solennel... Ne se décravatant jamais, jamais entends-tu ? ... et ennuyeux ! ah ! si ennuyeux !... Ma chère, c'était à devenir folle !... Et puis, aussitôt que j'ai été libre, hors de l'influence d'ici... j'ai senti en moi une rage d'amusement... et peut-être bien aussi de révolte... Oui... surtout dans la saison des étrangers... J'en suis maintenant un peu revenue... trop tard... C'était sans doute une réaction contre le milieu, comme on dit, où j'avais été élevée... Pas drôle, ce milieu-là ; tu ne t'en rends pas compte, toi Lia ?

LIA.

Cela c'est mon affaire... Mais... qu'êtes-vous venus faire ici ?

NORAH.

Ah ! voilà !... Tu comprends que mon mari, dans sa position, ne pouvait pas provoquer son rival, ni divorcer, ni faire aucune des bêtises que font les autres maris...

LIA.

Je ne le vois pas bien, en effet...

NORAH.

Le pauvre ami ne savait quel parti prendre : et jet'assure que j'étais moi-même touchée de son embarras.



LIA ; désolée, mais avec sourde envie de rire.

Norah !

NORAH.

D'autre part, il m'adore toujours...

LIA.

C'est d'un excellent cœur...

NORAH.

Et il brûle dans le fond de me pardonner... Seulement sa dignité l'empêchait de me pardonner tout de suite. Il fallait que quelqu'un l'y contraignît en lui remontrant que c'était son devoir.

LIA.

Et c'est cette contrainte charitable qu'il est venu chercher ici ?

NORAH.

Justement. Et puis, il a des idées à lui, des idées bibliques et patriarcales... Il faut te dire que, tous ces derniers jours, il n'a pas cessé de piocher les Écritures... Et alors il a trouvé ça, de m'amener à papa, au chef spirituel de la famille, pour qu'il me juge et qu'il décide de moi. Heureusement je lui ai fait promettre de ne pas parler avant demain... Et cette nuit, comme il craint les tentations... tu as entendu l'histoire du matelas dans un coin ?... Mais je te dis là des choses... J'oublie que je parle...

LIA.

A une vieille fille, Norah.

NORAH.

Le jugement de papa, je n'en suis pas en peine. Papa dirait : « Mon gendre, Dieu vous ordonne de garder votre

femme. » Mais il ne faut pas que papa ni maman sache mon aventure. Ça les démolirait, les pauvres gens. Ils croiraient que c'est la première fois depuis la confession d'Auguste que la femme d'un ministre de l'Évangile... J'ai donc pensé à toi, Lia. Je te supplie de parler à Auguste et d'obtenir de lui qu'il me pardonne sans rien dire.

LIA.

Singulière mission, Norah... Après ce qui s'est passé autrefois... Et même sans cela... Ce sont, tu l'avoueras, d'étranges matières pour...

NORAH.

Oh ! toi, tu n'es pas une jeune fille... Je veux dire que tu es encore autre chose... D'ailleurs, à qui veux-tu que je m'adresse ? A Dorothée ? A un étranger ? Non, non, Lia, il n'y a que toi qui puisses intervenir. Et tu le feras, j'en suis sûre ; non pas pour moi, oh ! non, mais pour papa et maman. Auguste te considère comme un oracle ; tu lui inspires une confiance sans bornes et une véritable vénération. Tu verras que ça ira tout seul.

LIA.

Mais... peut-être a-t-il quelque soupçon que je l'ai aimé... Si nous allions nous attendrir sur nous... pleurer ensemble ? ... C'est très dangereux, Norah.

NORAH.

Ne te vante pas. Je te défie bien de faire une mauvaise action.

LIA.

Tu as raison, je suis trop bête.

NORAH.

Non : c'est lui. Tu peux être troublée tant qu'il te plaira. Il ne s'apercevra de rien.

LIA.

Mais alors, si cela même allait me faire souffrir ?... Je serais bien bonne, conviens-en, de m'exposer à cette épreuve.

NORAH.

Tu ne seras pas troublée et tu ne souffriras pas du tout.

LIA.

Mais...

NORAH.

Je te ferai remarquer, grande sœur, qu'après m'avoir fort maltraitée, ce qui était bien naturel, et m'avoir dit toutes mes vérités, tu t'es mise tout à coup à me parler avec beaucoup de douceur. Sais-tu pourquoi ? C'est que, le premier moment de stupeur et d'indignation passé, tu t'es dit — oh ! malgré toi, — que c'était bien fait, et qu'il n'avait que ce qu'il mérite... Et en même temps, tu n'as pu t'empêcher de trouver mon pauvre Auguste un peu... ridicule.

LIA.

Tais-toi, Norah ! si c'était vrai !

NORAH.

C'est tellement vrai que tout à l'heure, ça été plus fort que toi, tu t'es parfaitement fichue de lui... Il m'a même semblé que tu allais un peu loin.

LIA.

Folle !

NORAH.

Tu es donc dans les meilleures conditions pour faire ce que j'attends de toi. Et voici qui t'y décidera. Tantôt, en chemin de fer, pendant cet interminable voyage où nous ne nous sommes pas dit un mot, en le voyant si malheureux, si aplati, je me suis mise à r'aimer Auguste. Sans blague ! Et je crois, je sens, je suis certaine que cette secousse l'aura beaucoup changé — en mieux, bien entendu — et que, la réconciliation opérée, je retrouverai un homme nouveau, plus agréable, qui m'aimera moins solennellement... Tu feras donc une très bonne action en nous rapprochant... Non, non, ne réponds plus. Je vais te l'envoyer. (Elle gagne la porte de gauche ; se retournant.) Je t'aime, Lia ; tu ne peux pas te figurer comme je t'aime.

Elle sort.

## SCÈNE IX

LIA, seule.

Cette folle aurait-elle vu clair ? On m'a appris à pratiquer avec soin l'examen de conscience... Si j'osais m'examiner en ce moment, je crois bien que je ferais en moi de tristes découvertes et dont je n'aurais pas lieu d'être fière... En réalité, j'ai moins été indignée par la faute de Norah que je n'ai été furieuse d'avoir fait pour rien toute cette dépense

de renoncement et d'attitudes résignées, dont je me savais apparemment un gré infini... Et ensuite, il n'y a pas à dire, j'ai trouvé dans la mésaventure d'Auguste quelque chose qui ne me déplaisait pas. Son malheur, qui ne devait me faire que pitié, m'a paru presque comique; toutes mes illusions sur lui sont tombées d'un coup; je l'ai vu comme un pauvre être diminué, qu'on plaint avec un sourire, et je l'ai presque traité dans ma pensée comme feraient les gens du monde et les personnes sans religion ni bonté... Allons, allons, tout cela est injuste et mauvais... Au moins, soyons-lui douce; car enfin ce serait atroce de me détacher de lui quand il est malheureux...

Entre le pasteur Mikils.

## SCÈNE X

LIA, MIKILS.

MIKILS.

Vous avez à me parler?

LIA.

Oui, mon cher beau-frère. Je commence par vous dire que je vous plains de tout mon cœur et que vous pouvez absolument compter sur mon amitié et mon dévouement...

MIKILS, effaré.

Norah vous a donc dit?...

LIA.

Des choses vagues, très vagues. Je ne sais pas au juste ce que vous avez à lui reprocher, je sais seulement que vous croyez avoir à lui reprocher quelque chose.

MIKILS.

Ah! oui!

LIA.

Sans doute des imprudences... des coquetteries...

MIKILS.

S'il n'y avait que cela! (Se reprenant.) Non pas que...

LIA.

Quoi qu'il y ait eu, je ne suis pas très libre pour en discourir avec vous, bien que mon âge... Mais je suis... une demoiselle, sinon une jeune fille.

MIKILS.

Oh! vous, Lia, je vous l'ai toujours dit, vous êtes à part.

LIA.

Merci... Mais Norah m'a dit le bizarre dessein que vous avez de tout raconter à mon père et de le prendre pour juge entre elle et vous...

MIKILS.

J'avais pensé que le pasteur Petermann, comme chef de la famille...

LIA.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas là une fautive idée... Il y a des maris qui tuent, il y en a qui se battent, il y en a qui s'adressent aux tribunaux. Ce sont des solutions... d'ailleurs mauvaises. La meilleure est peut-être de ne rien faire; mais la pire est, en ne faisant rien, de raconter aux autres ce qu'on a le plus pressant intérêt à garder pour soi.

MIKILS.

Le pasteur Petermann n'est pas « les autres ».

LIA.

Le pasteur Petermann ne sait rien : il ne tient certainement pas à savoir ; et si vous prenez la peine de l'éclairer, vous ne devez pas compter sur ses remerciements... Enfin, mon cher ami, je n'estime pas très élégant, ni très crâne, ni très digne d'un homme d'aller infliger, — sans aucun risque pour vous, notez-le bien, — cette humiliation à votre femme, et à mon père cette grande douleur... D'autant mieux que, si Norah a des torts envers vous...

MIKILS, trouvant le mot faible.

Des torts !

LIA, continuant.

... Il ne me paraît pas que vous soyez vous-même à l'abri de tout reproche, sinon dans le présent, du moins dans le passé, et à coup sûr avant votre mariage.

MIKILS.

Comment cela ?

LIA.

Mon ami, il ne fallait pas épouser Norah, c'est bien simples... On doit tâcher d'être ce qu'on paraît, et d'avoir les pensées de son état. Un homme voué, comme vous, à une mission sainte, n'a pas le droit de faire un mariage... amusant. Il était clair comme le jour que Norah serait une femme de luxe, et qu'elle n'avait rien de ce qu'il faut pour être la modeste épouse d'un pasteur. Mais vous m'avez dit à ce moment-là que c'était précisément ce qu'il y avait d'inquiétant en elle qui vous... attirait. Je crains donc, mon ami, que vous n'ayez un peu cherché ce qui vous arrive.

MIKILS.

Mais, Lia, je ne pensais pas à elle... Ce n'est pas moi, c'est elle qui a commencé, je vous jure.

LIA.

Vous étiez d'âge à vous défendre... et à comprendre que ce qu'il vous fallait, c'était une fille raisonnable, pieuse, pas coquette, pas piquante... Il y en avait peut-être autour de vous, qui sait?

MIKILS.

Malheureusement non.

LIA.

Vous êtes sûr? (A part.) Et dire que ce misérable ne se doutera jamais... Heureusement! (A Mikils.) Enfin, mon ami, vous sentez bien vous-même que Norah a des excuses... Une entre autres : (Raillant imperceptiblement.) la supériorité de votre intelligence et, par suite, l'impossibilité pour elle de vivre avec vous en pleine communion d'idées. Il faut lui tenir compte de cela, sans déranger mon père pour une affaire qui ne regarde que vous. Qu'est-ce que vous attendez du pasteur Petermann? Qu'il vous conseille de pardonner, n'est-il pas vrai? c'est-à-dire de faire ce qui est le plus conforme à votre caractère, à votre profession, à votre secret désir, — et, par-dessus le marché, à la justice. Mais oui! mais oui! Eh bien, si c'est cela, le mieux est de pardonner de vous-même. Au moins vous en aurez le mérite... et les bénéfices, qui seront la reconnaissance de Norah, sa sagesse probable dans l'avenir, et peut-être même son amour. Je sais ce que je dis. Êtes-vous décidé?

MIKILS.

Oui, Lia, ma bonne Lia, je ferai ce que vous voulez... (Il éclate en sanglots.) Au fond, je ne voulais qu'une chose : me



faire dire par vous, par votre père — oh ! mon Dieu, par n'importe qui — que mon devoir est d'ouvrir mes bras à la pauvre égarée... Parce que, voyez-vous, j'avais peur de paraître lâche en m'y décidant tout seul. Détour pitoyable ! Je le sais bien que je suis lâche, et faible, et désarmé contre elle, quoi qu'elle fasse... Je l'aime tant!... Tout à l'heure, Lia, vous m'avez dit des choses un peu dures. Eh bien, j'étais heureux de les entendre parce qu'elles absolvait un peu cette enfant... C'est vrai, je ne l'ai pas épousée dans une pensée entièrement pure. J'ai été comme ces lévites de l'ancienne Loi qui se laissaient séduire à l'amour des femmes étrangères : car, si Norah descend d'une longue lignée de pasteurs vénérables, un caprice de la nature a mis en elle je ne sais quoi d'étranger à leur sang... Mais, si, comme vous me l'avez dit, Norah n'est pas la femme qu'il m'eût fallu, il s'ensuit que je n'étais pas non plus le mari qu'il lui fallait, et qu'elle aussi a dû souffrir. Ma profession m'a marqué; elle est, pour ainsi parler, en contradiction sur bien des points avec ce qu'une femme attend d'un mari amoureux. J'en ai eu quelquefois le soupçon, mais je le vois clairement aujourd'hui. Et, savez-vous, Lia ? je crois que je vais être un autre homme, et que, maintenant, je saurai mieux lui plaire. Car... c'est absurde... mais cette souffrance qui me vient d'elle, par les images dont elle me poursuit, m'a fait, je le sens, son prisonnier, son esclave, sa chose... Je l'aime... honteusement... Hélas, Lia, si mes paroissiens me voyaient ainsi !

LIA.

J'espère, mon ami, que quelques-uns vous plaindraient.

MIKILS.

Dites, Lia, ce serait étrange si la faute de Norah allait me corrompre moi-même...

LIA.

Mon ami, allez voir votre femme.

MIKILS.

J'y cours. (Se retournant.) Vous êtes un ange, Lia, et j'ai pour vous beaucoup d'amitié... Vous ne pouvez vous figurer, Lia, quelle amitié j'ai pour vous.

LIA.

C'est bon. (Il sort par la gauche. Violamment.) Ah! il m'a dégoûtée! Faut-il, mon Dieu, avoir tant rêvé, tant prié, tant pleuré à propos de cet imbécile!

Madame Petermann entre par le fond.

## SCÈNE XI

LIA, MADAME PETERMANN.

MADAME PETERMANN.

Eh bien, Lia, que deviens-tu?

LIA.

Je deviens sage, ma mère. Oubliez le méchant mouvement que j'ai eu tout à l'heure. Je suis toute prête à accepter, et de bon cœur, la proposition de M. Müller. C'est de cela que je m'entretenais avec le pasteur Mikils qui m'a donné d'excellents conseils.

MADAME PETERMANN.

Cela ne m'étonne point, car c'est vraiment un homme de Dieu... Ma fille, je t'approuve pleinement; et, si tu le veux

bien, nous allons annoncer tout de suite l'heureuse nouvelle à ton père.

LA PETITE BONNE, entrant par la droite.

Monsieur Dursay.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, DURSAY, puis NORAII.

DURSAY.

Madame... mademoiselle...

MADAME PETERMANN.

Monsieur et cher voisin...

DURSAY.

Je viens vous prier, chère madame, vous et monsieur le pasteur, et mademoiselle Lia, et Dorothée, de vouloir bien me faire l'honneur de venir chez moi, demain, à une *garden-party*, puisque ça s'appelle comme ça. Je vous y ménage une surprise.

MADAME PETERMANN.

Très touché, cher monsieur. Mais c'est que le pasteur Mikils et sa femme viennent de tomber ici à l'improviste, et...

DURSAY.

Je les invite aussi, cela va sans dire.

MADAME PETERMANN.

Et nous acceptons, cher monsieur, avec une véritable joie.

NORAH, entrant par la gauche.

Maman, on a besoin de toi. (Voyant Dursay.) Oh! pardon, monsieur Dursay.

Serrements de mains.

DURSAY.

Il me semble que vous allez très bien, chère madame?

NORAH, rayonnante.

On ne peut mieux.

DURSAY.

Allez à vos affaires, je vous en prie, chère madame Petermann. Mademoiselle Lia me tiendra compagnie.

MADAME PETERMANN.

J'en userai donc sans façon, mon cher voisin. Au reste, s'il vous plaît d'aller rejoindre M. Petermann, il doit être au jardin.

DURSAY.

Ne vous inquiétez pas.

Madame Petermann sort par la gauche.

NORAH, sortant aussi.

Vous permettez, cher monsieur... Au revoir!

## SCÈNE XIII

LIA, DURSAY.

DURSAY.

Vous n'êtes pas bavarde, aujourd'hui, Lia?

LIA.

C'est que je suis un peu préoccupée d'une décision que je viens de prendre.

DURSAY.

Si elle est prise, vous devriez être tranquille.

LIA.

Oui, mais... Au fait vous êtes assez mon ami, et depuis assez longtemps, pour que je vous confie un secret... qui d'ailleurs n'en sera plus un dans vingt-quatre heures. M. Müller est venu demander ma main à mes parents. Ils m'ont transmis sa demande. Je ne l'ai pas repoussée; et M. Müller doit venir tout à l'heure chercher la réponse... Qu'en dites-vous?

DURSAY.

Je dis que M. Müller n'est pas à plaindre (Riant) et que, si j'étais libre et s'il n'y avait pas quelque part une madame Dursay dont j'ai dû me séparer parce qu'elle était trop enjouée, et qui ne veut pas divorcer parce qu'elle est dévote..

LIA.

Oh! cela ne doit pas vous gêner beaucoup, et vous avez, vous, tout justement la libre vie qui vous convient... Le cas d'une femme qui n'est ni une veuve ni une jeune fille est un peu différent. Et c'est pourquoi j'ai accueilli la demande de M. Müller. Ai-je bien fait?

DURSAY.

Très sincèrement, oui. Vous faites très bien tous les deux. Lui surtout. Je ne veux point vous faire, Lia, de fades compliments; et la preuve, c'est que je ne feindrai pas, même devant vous, d'ignorer que vous n'êtes plus une fillette. Les filles qui ne sont plus tout à fait des jeunes filles, comme vous disiez... mais j'en connais d'exquises! Ce sont des femmes, de vraies femmes, et qui pourtant ont cette grâce d'être intactes. Souvent elles ont été déçues, elles ont souffert, elles ont pleuré : il y a donc des chances qu'elles soient bonnes avec délicatesse et réflexion. Ce sont les fidèles et les dévouées... J'envie ce coquin de Müller.

LIA.

Mais moi?

DURSAY.

Vous? Je ne vous plains pas non plus. M. Müller est tout à fait un brave homme, riche, estimé... plutôt bien de sa personne, et de santé florissante... qui vous aime, puisqu'il vous épouse... de caractère un peu mou et incertain, je crois : vous aurez donc le plaisir de le gouverner. Vous me semblez « résignée » à cette union : eh bien, mon enfant, ce n'est pas assez. Je ne vous demande pas d'être ivre de joie; mais, entre la résignation et l'enthousiasme, il y a, selon moi, un sentiment qui conviendrait ici : quelque chose comme l'acceptation confiante. Vous semblez faire un

mariage de raison : je voudrais que ce fût pour vous un mariage d'amitié.

LIA.

Mon cher philosophe, vous m'avez fait du bien... Evidemment il doit y avoir des émotions et des joies dont il faut bien que je fasse mon deuil... Mais elles sont très mêlées, ces joies-là, je le sais... J'aimerai M. Müller puisqu'il est bon. Et puis... j'aurai peut-être des enfants!... Des enfants!... D'ailleurs mon mariage facilitera celui de Dorothée; M. Müller lui-même s'y emploiera. Sans compter bien des petites douceurs pour papa et maman... Oui, oui, je suis plutôt contente.

DURSAY.

Seulement?

LIA.

Tout à fait contente. Là!...

DURSAY.

A la bonne heure!

LIA.

Et maintenant, si nous allions retrouver papa? Cela nous fera faire un tour de jardin.

DURSAY.

Volontiers.

LIA.

Mais cette surprise dont vous parliez pour demain? Une confidence en vaut une autre.

DURSAY.

C'est juste... Eh bien, comme il est difficile à vos parents de recevoir chez eux tous leurs enfants à la fois, j'ai invité — en grand secret — vos trois sœurs, et leurs maris, et leurs bébés.

LIA.

Vous êtes adorable.

DURSAY.

Il y aura aussi M. Müller, quelques amis... et peut-être un mien coquin de neveu qui est lieutenant de hussards à Pontarlier... et que vous avez peut-être aperçu déjà, car il est venu deux ou trois fois cette année passer vingt-quatre heures chez son bon oncle.

LIA.

Non, je n'ai pas souvenir...

DURSAY.

Enfin, n'importe...

Ils sortent par la porte du fond.

## SCÈNE XIV

MULLER, puis DOROTHÉE

La scène reste vide un moment.

LA PETITE BONNE, ouvrant la porte de droite.

Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Müller. Je vais prévenir monsieur et madame. Ils doivent être au jardin avec M. Dursay.

Elle sort par le fond.



MULLER, seul.

Oui, plus j'y réfléchis, plus je crois que j'ai eu une très bonne idée... Et, ma foi, je ne suis pas très inquiet de la réponse... (il prend un journal sur une table et s'assied dans un fauteuil le dos tourné à la porte du fond.) Il fait lourd aujourd'hui... C'est étonnant comme il fait lourd...

Il s'assoupit peu à peu.

DOROTHÉE.

Elle entre avec précaution par la porte du fond et aperçoit Müller. Sans rien dire, elle se met au piano et joue, d'abord très doucement, puis un peu plus fort, une mélodie lente et triste. Müller se réveille de son demi-assoupissement, se lève, s'approche sur la pointe des pieds et s'arrête derrière Dorothée. Elle fait semblant de ne pas le voir ; puis, ayant fini son morceau, elle laisse tomber sa tête sur sa main et fond en larmes.

MULLER.

Dorothée !... Qu'y a-t-il donc ?

DOROTHÉE, feignant la surprise.

Ah ! (Se retournant.) Vous ! c'est vous !

MULLER.

Qu'avez-vous, petite Dorothée ?

DOROTHÉE.

Rien... rien...

MULLER.

Voyons, mon enfant, il faut me dire...

DOROTHÉE.

Je ne veux pas, monsieur Müller.

MULLER.

Même à moi ?

DOROTHÉE.

Surtout à vous, monsieur Müller.

L'AINÉE.

MULLER.

Enfin... vous avez un chagrin ?

DOROTHÉE.

Il faut croire.

MULLER.

Un gros chagrin ?

DOROTHÉE.

Oh ! oui.

MULLER.

Un gros chagrin... Quel gros chagrin peut-on avoir à votre âge ? Une peine de cœur, hé ?

DOROTHÉE.

Oui, monsieur Müller, j'ai une peine de cœur.

MULLER.

Contez-moi cela, petite Dorothée, et séchez vos yeux. (Il lui tamponne les yeux avec son mouchoir à lui, Dorothée fait un peu la grimace.)  
Là !...

DOROTHÉE.

Vous vous moquerez de moi.

MULLER.

Je serais donc bien sot ou bien méchant.

DOROTHÉE.

Eh bien, tantôt... quand vous êtes venu... j'ai tout de suite deviné, à votre air... Alors, je me suis sauvée dans le jardin. Et ensuite j'ai espionné sans qu'on s'en aperçoive... et, à des mots que j'ai entendus, j'ai compris que c'était décidé.

MULLER.

Quoi ?

DOROTHÉE.

Que vous allez épouser Lia.

MULLER.

Mais, ma petite Dorothée, en quoi cela peut-il vous chagriner.

DOROTHÉE.

C'est que vous étiez si bon pour moi, monsieur Müller. Vous, qui êtes pourtant un homme très sérieux et un personnage, vous vous amusiez à causer avec moi... vous vous prêtiez à mes enfantillages... (Avec un sanglot.) vous me donniez des petites tapes sur les joues... Et j'étais heureuse... ah ! si heureuse ! et si fière !... Mais quand vous serez marié, ce ne sera plus la même chose... Je ne vous verrai plus... vous ne vous occuperez plus de moi...

MULLER.

Mais si, ma petite Dorothée... Je vous verrai tout autant... Et nous serons toujours aussi bons amis, je vous le promets.

DOROTHÉE.

Non, monsieur Müller... (Sombre.) Et quand même vous le voudriez, vous... moi je ne le voudrais plus.

MULLER.

Quelle idée ! Allons, mon enfant, soyez raisonnable. (Il s'assied tout près d'elle et lui prend les mains.) Oui, je devine ce que c'est... Les nerfs... votre âge... Laissez, laissez faire... et un jour ou l'autre... bientôt... on vous trouvera quelque jeune et joli garçon...

## DOROTHÉE.

Eh ! qu'est-ce que ça me fait, les jeunes gens ? Ils sont tous durs, secs, égoïstes, contents d'eux, toujours prêts à trahir... J'en ai refusé, des jeunes gens... Je n'ai pas voulu d'Harold Cruchod, ni de bien d'autres... Moi, je vais vous dire : je voudrais un mari pas trop jeune, que je puisse admirer et respecter... sur qui je puisse m'appuyer en toute confiance... qui serait vraiment mon maître et par qui j'aimerais à me sentir dirigée... Et pourquoi ne le rencontrerais-je pas ? (Se penchant sur lui tout entière et se mettant presque sur ses genoux, comme une petite fille.) Vous, par exemple, monsieur Müller, — ce n'est qu'une supposition, — est-ce que je vous ferais peur, à vous ? est-ce que ça vous ennuerait d'avoir auprès de vous une toute jeune femme qui vous adorait et dont vous seriez encore un peu le père ?... Ça vous paraît extraordinaire, ce que je vous dis là ? Vous avez tort. Beaucoup, beaucoup de jeunes filles pensent comme moi, je vous assure.

## MULLER.

Mais, ma pauvre petite enfant, c'est insensé ! c'est complètement insensé !... Si je m'attendais !...

## DOROTHÉE.

Oh ! je sais bien que vous ne vous doutiez pas... Les hommes ne se doutent jamais... Dieu ! que je suis malheureuse.

MULLER, lui passant paternellement un bras autour du cou.

Voyons, voyons, Dorothée, calmez-vous... et finissons... Car vraiment, si je n'avais pas vu vos larmes, je croirais que vous avez voulu vous égayer aux dépens de votre vieil ami... Vous allez être sage ; et, tout à l'heure, quand votre sœur sera là...

DOROTHÉE.

Lia?... (Fondant de nouveau en larmes.) Je ne veux pas que vous épousiez Lia!

MULLER.

Pourquoi?

DOROTHÉE.

Parce que j'en mourrais! (Crise de sanglots.) Hein? qu'ai-je dit?... Je suis folle... Mon Dieu... j'ai mal... je...

Elle se laisse aller, et, pour se retenir, jette ses bras au cou de Müller.

MULLER, la soulevant et la portant sur le canapé.

Sapristi de sapristi! Quelle histoire!

Il s'arrête en chemin, les jambes molles.

DOROTHÉE, revenant un peu à elle.

Je suis lourde?

MULLER.

Oh! non... Ce n'est pas cela. (Il la dépose sur le canapé, à part.) Ouf!

DOROTHÉE.

Ça va mieux... Mettez-vous là... (Müller s'agenouille auprès d'elle.) Vous serez mon ami?... mon grand ami?... Toujours? Et à moi toute seule? toute seule?

MULLER.

Oui, mon enfant... ma chère petite enfant.

DOROTHÉE.

Merci... Je suis lasse... très lasse... Je crois que je vais dormir.

Elle ferme les yeux. Un long silence.

MULLER, à part.

Ma foi... je reviendrai un autre jour...

Il sort avec précaution par la droite. Dorothee saute sur ses pieds, se remet au piano, et joue un air très gai. M. et madame Petermann entrent par le fond.

## SCÈNE XV

DOROTHÉE, PETERMANN, MADAME PETERMANN

PETERMANN.

Mais où est donc passé M. Müller ?

DOROTHÉE, continuant à jouer.

Je ne sais pas.

PETERMANN.

Se serait-il lassé d'attendre ? Ou quelque affaire pressée le rappelait-elle chez lui ?

MADAME PETERMANN.

Ce serait singulier.

PETERMANN.

M. Dursay ne nous a pourtant retenus que quelques minutes.

MADAME PETERMANN.

Tu ne l'as pas vu, Dorothee ?

DOROTHÉE.

Qui ?

MADAME PETERMANN.

M. Müller.

DOROTHÉE, continuant à jouer.

Non, maman.

---

# ACTE TROISIÈME

## Premier Tableau.

Chez Dursay. Un jardin à la française. Au milieu, premier plan, un « cabinet de verdure ». A gauche un embarcadère sur le lac.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LIA, DEUX PETITS GARÇONS DE QUATRE ANS,  
UNE PETITE FILLE DE TROIS ANS, qui font des pâtés avec du sable.

LIA, assise sur un banc de pierre.

Vous ne jouez plus, mes chéris? (Tout à coup, l'un des petits garçons se met à hurler; les deux autres petits l'imitent.) Qu'est-ce qu'il y a, voyons? Qu'est-ce qu'il y a?

Elle se lève, s'agenouille auprès d'eux, les caresse.

PREMIER PETIT GARÇON, pleurant encore un peu.

Marraine, est-ce que nos mamans vont revenir?

LIA.

Vos mamans sont sur l'eau. Vous ne pouvez pas aller sur l'eau parce que vous êtes trop petits. Elles reviendront tout à l'heure.

Les enfants calmés se remettent à jouer avec le sable; Lia se rassied.



DEUXIÈME PETIT GARÇON, lui montrant ses pâtés.

Tante Lia, regarde.

LIA.

Oui, c'est très joli.

DEUXIÈME PETIT GARÇON.

Le mien ne veut pas tenir.

LIA.

Parce que tu t'y prends mal... Attends, je vais te montrer...

Elle s'agenouille dans le sable au milieu des enfants.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE LIEUTENANT DURSAY.

LE LIEUTENANT, venant par le fond; il s'arrête un instant et regarde le groupe; saluant.

Excusez-moi, madame, de vous interrompre dans ces charmantes occupations.

LIA, se relevant.

Vous cherchez quelqu'un, monsieur?

LE LIEUTENANT.

Je cherche mon oncle, M. Dursay. Il m'attendait hier soir; j'ai manqué le train. Je vois que je tombe aujourd'hui en pleine fête, et j'en suis charmé... Mais personne, à la maison, ne sait où est mon oncle; et si vous pouviez me le dire, madame, je vous en serais fort reconnaissant.

LIA.

Je regrette, monsieur, de ne pouvoir mieux vous renseigner : je sais seulement que M. Dursay a organisé pour ses invités une promenade sur le lac ; il est sans doute avec eux.

LE LIEUTENANT.

Tous mes remerciements, madame.

LIA, corrigeant.

Mademoiselle, si vous le voulez bien.

LE LIEUTENANT.

Pardon... mais ces petits enfants... J'avais cru...

LIA.

Je ne suis, monsieur, que la tante... On a le grade qu'on peut.

LE LIEUTENANT.

Mademoiselle, vous méritez de l'avancement au choix. Permettez cette métaphore à un lieutenant de hussards.

LIA.

C'est une belle arme, monsieur, et qui donne de l'assurance.

LE LIEUTENANT.

J'en ai moins que de respect, croyez-le bien, mademoiselle... Je vais toujours, en attendant que mon oncle se retrouve, m'installer dans le pavillon où il a coutume de m'héberger.... Mademoiselle..

LIA.

Monsieur...

Il sort.

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins LE LIEUTENANT.

PREMIER PETIT GARÇON.

Marraine, nous sommes las de jouer.

LIA.

Alors reposez-vous.

DEUXIÈME PETIT GARÇON.

Tante Lia, chante-nous une chanson, dis!

LES DEUX AUTRES.

Oh! oui.

LIA.

Tante Lia n'est pas disposée à chanter, mes petits enfants, — oh! non, pas du tout.

LE DEUXIÈME PETIT GARÇON et LA PETITE FILLE.

Si! si!

PREMIER PETIT GARÇON.

Tu chantes si bien, marraine.

LIA.

Alors... écoutez.

Elle chante.

La belle attendait,  
 Filant sa quenouille seulette,  
 La belle attendait,  
 Au bord du ch'min, sous la haie.

— Belle, qu'attends-tu ?  
 Filant ta quenouille seulette,  
 Belle, qu'attends-tu  
 Qui n'est pas encor venu ?

— J'attends l'fils du roi,  
 Filant ma quenouille seulette,  
 J'attends l'fils du roi  
 Pour qu'il s'marie avec moi.

## SCÈNE IV

LES MÊMES, DURSAY.

DURSAY, venant du fond.

Bravo !

LIA.

Vous n'avez pas rencontré monsieur votre neveu ?

DURSAY.

Il est arrivé ? Vous l'avez vu

LIA.

Oui.

DURSAY.

N'est-ce pas que c'est un beau militaire ?

LIA.

Il vous cherchait. Je lui ai dit que vous deviez être avec les autres, sur l'eau.

DURSAY.

Moi ? j'étais par là, à me promener.

LIA.

Tout seul ?

DURSAY.

Je crains de gêner mes invités.

LIA.

C'est bien de vous.

DURSAY, regardant la toilette de Lia.

Comme vous êtes belle, Lia !... Ah ! c'est vrai... mais au fait, pourquoi n'êtes-vous pas avec M. Müller ?

LIA.

Il fallait quelqu'un pour garder ces petits. Je me suis dévouée.

DURSAY.

Et il n'a pas eu la galanterie de rester avec vous ?

LIA.

Je n'ai pas voulu.

DURSAY.

Enfin, vous êtes contente, c'est l'essentiel.

LIA.

Oui, très contente.

DURSAY.

Vous dites cela d'un air...

LIA.

Tenez, mon cher voisin, je ne sais pas mentir avec vous, même par amour-propre... La vérité, c'est que M. Müller, qui attendait ma réponse, est venu en effet hier soir...

DURSAY.

Eh bien ?

LIA.

On l'a fait entrer au salon... Papa et maman étaient au jardin ; la bonne est allée les prévenir. Quand ils sont rentrés, M. Müller avait disparu.

DURSAY.

Comme ça ?

LIA.

Comme ça.

DURSAY.

Quelque accès de timidité... une de ces peurs subites comme en ont les vrais amoureux...

LIA.

C'est ce que j'ai eu la faiblesse ou la sottise de me dire, malgré tout. J'ai pensé qu'il s'expliquerait aujourd'hui, puisque nous devons nous rencontrer chez vous. Et c'est pourquoi j'ai fait des frais, naïvement... Pour vous, mon cher voisin, mais aussi pour lui... Et je suis triste de toute la gaité de ma pauvre toilette.

DURSAÏ.

Comment ! Il n'a pas encore parlé ?

LIA.

Il a soigneusement évité de me voir seul à seule et de se trouver en tête à tête avec mes parents... Cela lui a été facile au milieu de tout ce monde... Alors moi, pour ne pas avoir l'air de m'attacher à lui et pour avoir la liberté de faire la figure qu'il me plairait, je suis restée ici, avec les enfants.

DURSAÏ.

Tout cela est assez étrange.

LIA.

Ce n'est pas moi, vous le savez, qui ai sollicité l'honneur d'être la femme de M. Müller. S'il se retire après des avances aussi formelles, aussi décisives que celles d'hier, c'est affaire à lui et je m'en consolerai. Je vous avoue pourtant que l'incertitude, ici, m'est assez pénible et que je sens vivement le ridicule de la posture où me réduit la conduite de M. Müller. J'acceptais sans ardeur l'idée de ce mariage ; et il est assurément moins dur de voir vous échapper ce qu'on a simplement accepté que ce qu'on a désiré et poursuivi : mais alors, si l'on n'est pas victime, on est dupe ; et, si c'est moins douloureux, c'est peut-être plus humiliant. Je ne demandais rien à M. Muller : pourquoi ne m'a-t-il pas laissée tranquille ?

DURSAÏ.

Ma chère Lia, il faut prendre ceci plus légèrement. Müller est en train de montrer qu'on peut n'être qu'un faible, un hésitant, ce qu'on appelle une chiffre (chose qui passe pour pardonnable) et commettre d'aussi mauvaises actions, et

aussi lâches, qu'un méchant homme. J'en suis fâché pour lui, bien plus que pour vous. Je crois encore qu'il parlera : autrement il ne serait pas venu ici. Mais, s'il continue à se dérober, la grossièreté de l'offense aura ceci de bon qu'elle vous délivrera de tout regret et que vous n'aurez plus qu'à vous dire, connaissant le personnage : « Je l'ai échappée belle ! » Voilà mon opinion, Lia ; et croyez que la raison vous parle par ma bouche.

LIA.

J'ai peur de n'être plus raisonnable, monsieur Dursay. Voilà si longtemps que je le suis !

DURSAÏ.

Au revoir. Je vais à la recherche de mon neveu. Je le trouverai sans doute dans son pavillon.

LIA.

Oui, justement.

Dursay sort.

## SCÈNE V

LIA, LES ENFANTS ; puis JOSABETH et JAMES, ELSA et GUILLAUME, DESDÉMONE et GEORGES, MADAME PETERMANN ; puis LE LIEUTENANT.

PREMIER PETIT GARÇON.

Marraine, est-ce que nos mamans ne reviendront jamais ?

LIA.

Vous vous ennuyez donc avec moi, mes chéris ?



## DEUXIÈME PETIT GARÇON.

Oui.

LIA.

Au moins vous êtes sincères... Les voilà, je crois, vos mamans.

## LES TROIS ENFANTS.

Oui! oui! (ils courent tous trois vers l'embarcadere. On entend des rires, des cris de femmes et des phrases telles que :) « N'aie pas peur. — Appuie-toi sur moi. — Donne-moi la main. — Ça glisse, monsieur le pasteur. »

Puis Josabeth, grosse à pleine ceinture, avec le premier petit garçon tenant sa jupe, et James traversent de gauche à droite.

JOSABETH, à Lia.

Bébé a été sage?

LIA.

Très sage.

JAMES.

Mais où sont passés Norah et son mari? Vous ne les avez pas vus, Lia?

LIA.

Non.

JOSABETH.

Personne ne les a vus. C'est bizarre.

JAMES, à Josabeth.

Tu n'es pas trop fatiguée?

JOSABETH.

Au contraire... Cette promenade m'a reposée... Et tu sais? pendant tout ce temps-là il s'est tenu parfaitement tranquille. Je crois qu'il aura le pied marin.

LIA.

Qui donc?

JOSABETH.

Ton futur neveu, Lia.

JAMES, à Josabeth.

Oh! chérie, tâche que ce soit plutôt une fille.

JOSABETH.

Je veux bien, mon ami. Mais, comme dit l'autre, je ne suis pas dedans.

Ils disparaissent à droite. Lia, un peu gênée, les quitte et rencontre Elsa et Guillaume avec le deuxième petit garçon accroché aux jupes d'Elsa.

ELSA, à Guillaume.

...Écoute... L'autre jour, je n'ai rien pu affirmer... mais à présent je suis sûre... et je suis heureuse de te dire cela aujourd'hui... Ce ciel, cette lumière, ces parfums... je me sens tout attendrie, toute bête... Tu permets, Lia?

Elle embrasse Guillaume.

GUILLAUME.

Ma chérie!

ELSA, à Lia.

Je crois, grande sœur, que tu n'as pas fini d'être tante.

LIA.

A votre service; ne vous gênez pas.

Même jeu que ci-dessus; Lia croise Georges, Desdemone et la petite fille de trois ans.

DESDÉMONE, se tordant ; à Georges qui lui parle à l'oreille.

Oh ! Georges !... Quelle horreur !... Ah ! ah ! ah !...  
N'écoute pas ça, Lia !

Ils disparaissent à droite, deuxième plan.

LIA.

Décidément, on me rend la conversation difficile.

M. et madame Petermann, qui viennent de débarquer, paraissent à gauche, l'air très préoccupé. Plusieurs groupes d'invités traversent la scène au fond.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, LIA.

LIA, elle s'approche très anxieuse.

Eh bien, mon père ?

PETERMANN.

Eh bien, mon enfant...

LIA.

Lui avez-vous parlé ?

PETERMANN.

Oui.

LIA.

Et... que vous a-t-il dit ?

PETERMANN.

Mon Dieu...

MADAME PETERMANN.

Ma chère Lia, nous savons combien tu es bonne, courageuse et sage...

PETERMANN.

D'ailleurs, tu n'aimais pas M. Müller ; tu ne pouvais pas l'aimer. Tu avais d'abord repoussé sa proposition, et tu l'avais ensuite accueillie très froidement, souviens-toi ?

MADAME PETERMANN.

Au surplus, ta dignité est sauvée en cette occasion : nous avons eu soin de laisser croire à M. Müller que nous ne t'avions pas transmis sa demande.

PETERMANN.

Tout se réduit donc pour toi à un très léger mécompte, dont ta piété te consolera facilement.

LIA.

Enfin, quoi ? il se retire ?

PETERMANN.

Il hésite, il craint de s'être trompé sur la nature de ses sentiments...

MADAME PETERMANN.

Il nous a fait part de ses scrupules... Oh ! je dois dire qu'il a montré dans toute cette explication une grande délicatesse.

PETERMANN.

Il a paru très attristé, très peiné, de ce qu'il considère comme un malentendu.

LIA.

Vraiment ? Le pauvre homme !... Oh ! je le plain bien sincèrement de n'être qu'un lâche ! « Malentendu » est admirable !... Est-ce moi qui ai couru après lui ? Je ne songeais pas à lui, vous le savez bien ; et assurément ni sa figure ni son esprit n'avaient rien qui pût me troubler.

MADAME PETERMANN.

Si tu le juges ainsi, tu dois donc être toute consolée.

LIA.

Oh ! je serai sincère : j'ai eu hier un peu de joie, je le reconnais. J'avais pour M. Müller de l'estime, le croyant honnête homme, et j'étais toute prête à payer d'une franche affection la tendresse qu'il disait avoir pour moi. Mais justement ce que je ne lui pardonne pas, c'est cet effort que j'ai naïvement fait pour l'aimer : je souffre cruellement, moi qui lui échappais par mon indifférence, de m'être mise, par bonté d'âme, dans le cas de pouvoir être méprisée et rejetée par lui... Ce n'est pas dans mon cœur que je suis blessée, mais dans ma fierté la plus légitime, et très profondément, je l'avoue.

PETERMANN.

Ma fille, il faut te résigner à la volonté de Dieu.

LIA.

Faut-il pas aussi le remercier ?

PETERMANN.

Lia !

MADAME PETERMANN.

Est-ce bien toi qui parles, mon enfant ? Nous avions espéré, ton père et moi, que ta piété, ta vertu...

LIA.

Ma vertu ! Pour ce qu'elle m'a rapporté jusqu'à présent ! Oh ! je n'attendais d'elle aucun bénéfice spécial ; mais je ne croyais pas non plus qu'elle me créerait un privilège à rebours, un privilège de malchance, ni qu'elle dispenserait les autres de justice à mon égard et même de pitié. Ma vertu ! on compte tellement sur elle qu'on ne se gêne pas avec moi... Ah ! j'aurai été une bonne dupe dans la vie, convenez-en !

MADAME PETERMANN.

Tu nous fais beaucoup de peine, Lia, et tu nous rends le reste difficile à dire.

LIA.

Il y a donc autre chose ?

MADAME PETERMANN.

Tu n'es pas en état de l'entendre aujourd'hui, et nous ferons mieux de remettre à une autre fois la suite de cet entretien.

LIA.

Oh ! vous pouvez parler, ma mère. Je suis prête à tout.

MADAME PETERMANN.

La vérité, ma chère enfant, c'est que M. Müller te place trop haut, que tu lui en imposes par la supériorité de ton intelligence ; bref qu'il se sent indigne de toi, c'est lui-même qui nous l'a dit...

PETERMANN.

M. Müller a été, dans tout ceci, de très bonne foi. Quand il venait à la maison, il n'a pas démêlé tout d'abord ce qui l'y attirait... Le cœur a de ces méprises... Tandis qu'il se

sentait pénétré pour toi de respect et de vénération (ce sont ses propres paroles), il ne s'apercevait pas qu'un autre attrait, d'une nature moins relevée, peut-être, mais en quelque façon, plus vif...

LIA.

Bref, il vous demande la main de Dorothée?

MADAME PETERMANN.

Tu l'as deviné.

LIA.

C'est exquis! Bonne petite, va! Et vous la lui avez accordée?

PETERMANN.

Ma chère enfant, nous avons eu beaucoup de peine à pourvoir tes autres sœurs, et la chose est devenue plus difficile encore pour Dorothée et pour toi, depuis que Dieu nous a dépouillés de nos ressources temporelles. Ce que je disais quand il s'agissait de toi, je le répète maintenant qu'il s'agit de Dorothée; car la situation reste la même...

LIA.

Sauf un détail, en effet.

PETERMANN.

Je disais donc et je répète: — Ce parti est avantageux, honorable, inespéré. C'est une occasion qui ne se représenterait sans doute plus. Avons-nous le droit de la repousser? Je t'en fais juge.

LIA.

Vous avez raison, mon père... Vous savez pardonner les offenses, et même celles qu'on me fait. Le genre d'attrait auquel obéit cet homme, qui pourrait être le grand-père de Dorothée, n'est sans doute pas très facile à exprimer

honnêtement ; mais vous vous êtes dit, n'est-ce pas ? que Dieu a ses desseins... L'essentiel est que vous ayez encore une fille de casée ; et peu vous importe laquelle. N'hésitez pas, mes bons parents. Livrez cette enfant à ce vieux (vous êtes si sûrs de la pureté de leurs sentiments !) et ne vous embarrassez pas de vains scrupules.

PETERMANN.

Vous perdez le respect, ma fille.

MADAME PETERMANN.

Il paraît qu'il te tient au cœur, « ce vieux », comme tu l'appelles.

LIA.

Ne cherchez pas à me blesser, ma mère ; je souffre peut-être assez comme cela.

MADAME PETERMANN.

Il vaut donc mieux que nous te laissions, ma fille. Car le dépit t'égare ; et, pour moi, je ne te reconnais plus.

LIA.

Eh ! voilà dix ans que vous ne me connaissez pas ! Cette ignorance vous était si commode !

MADAME PETERMANN, à Petermann.

Retirons-nous, mon ami...

PETERMANN.

Si tu souffres, Lia, tu sais où est la consolation... Tu te tourneras vers Dieu, tu prieras...

LIA.

Non, mon père.

M. et madame Petermann s'éloignent en levant les bras. En même temps rentrent les trois petits enfants.



## SCÈNE VII

LIA, LES TROIS PETITS ENFANTS.

PREMIER PETIT GARÇON.

Tante Lia?

LIA.

C'est vous, mes chéris? Vous avez donc encore perdu vos mamans?

DEUXIÈME PETIT GARÇON.

Elles vont danser, tante Lia.

*Musique de bal à gauche.*

PREMIER PETIT GARÇON.

Marraine, chante-nous la fin de la chanson.

LES DEUX AUTRES.

Oh! oui! oui!

LIA.

Chanter? Ça, par exemple, c'est une bonne idée. Car elle est très gaie, tante Lia, très en train, mes chéris... Allons, venez dans ce petit coin... (Elle s'assied sur le banc de pierre, les trois petits autour d'elle.) Où en étions nous? Ah! oui...

Elle chante d'abord à mi-voix, puis, plus haut, avec un accent de tristesse poignante.

— J'attends l'fils du roi,  
 — Filant ma quenouille seulette, —  
 J'attends l'fils du roi  
 Pour qu'il s'marie avec moi.  
 — Le roi d'ce pays,  
 (File ta quenouille seulette)  
 Le roi d'ce pays  
 Bergère, n'a point de fils.

— Cela ne fait rien,  
 — Filant ma quenouille seulette, —  
 Cela ne fait rien,  
 J'attends l'fils du roi voisin.

Elle attendit tant,  
 Filant sa quenouille seulette,  
 Elle attendit tant  
 Qu'ses cheveux sont dev'nus tout blancs.

Elle attendit tant,  
 Filant sa quenouille seulette,  
 Elle attendit tant  
 Qu'elle mourut finalement,

Au bord du fossé,  
 Filant sa quenouille seulette,  
 Au bord du fossé,  
 Sans avoir rien vu passer...

PREMIER PETIT GARÇON.

C'est joli.

LE LIEUTENANT, qui depuis quelques instants écoute chanter Lia,  
 s'approchant.

Mademoiselle, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la prochaine valse?

LIA.

Danser maintenant? Oui, monsieur. (Il lui offre le bras et l'emmène. Les trois petits enfants les suivent, très graves, en se donnant la main.)  
 Allons!...

## SCÈNE VIII

MIKILS, NORAH, puis LIA et LE LIEUTENANT

Mikils et Norah viennent du fond, et traversent la scène, étroitement serrés l'un contre l'autre.

NORAH.

Mon gros amour!

MIKILS.

Ma petite chatte!

NORAH.

Dis donc, si nous faisons un petit tour de valse nous deux?

MIKILS.

Oh!

NORAH.

Pourquoi pas? On est ici tout à fait en famille...

MIKILS.

Oh! Norah! Réfléchis donc... Les convenances de mon état... mon caractère...

NORAH.

Ah! mais il m'embête, ton caractère sacré!

MIKILS.

Mon caractère sacré... C'est drôle, quand on y songe...

NORAH.

Un peu.

MIKILS.

...Car n'est-ce pas? ma fonction, ma mission, c'est d'éclairer et de diriger mes frères, d'être un homme chargé des autres et qui appartient à tous... Et en réalité, à qui est-ce que j'appartiens? A une femme, à une toute petite femme... Ah! oui, ce que je m'en soucie de l'âme des autres — et de la mienne — depuis hier soir... c'est épatant!... Tiens, voilà que je parle à présent comme les gens du monde... Ah! je suis changé, bien changé...

NORAH.

Tu as des remords?

MIKILS.

Je ne sais pas. Mais il n'y a pas à dire, depuis hier soir ma profession me paraît bizarre... Et je soupçonne qu'au temps où elle ne me paraissait pas bizarre, elle devait me rendre bien ennuyeux.

NORAH.

Des fois.

MIKILS.

Et maintenant?

NORAH.

Tu es exquis. Tu es en train de créer un type : le type du pasteur rigolo, du joyeux ministre de l'Évangile.

MIKILS.

Tu perds mon âme, mais je t'adore... Ah! sapristi? à propos d'âme... moi qui ai promis à ton père de prêcher demain à sa place!... Qu'est-ce que je vais leur dire, mon Dieu?

NORAH.

Tu leur diras de maîtriser leurs passions.

MIKILS.

Je n'ai rien de prêt... Je n'aurai jamais le temps.

NORAH.

Mais si! mais si! (L'entraînant.) Viens, mon beau pasteur ; viens, mon cher petit homme de Dieu, viens le préparer, ton sermon!

Le lieutenant et Lia rentrent en scène.

## SCÈNE IX

## LIA, LE LIEUTENANT

LE LIEUTENANT.

Et puis, je vous le répète, vous êtes charmante...

LIA.

Oui, oui, c'est entendu... charmante... et reposante...

LE LIEUTENANT.

Reposante? Ah! non!

LIA.

Si! si! tout ce qu'il y a de mieux comme sœur, comme tante, comme petite mère : je connais ça.

LE LIEUTENANT.

Vous vous trompez : je dis charmante aussi autrement... surtout autrement.

LIA.

Lieutenant, c'est très bien, ce que vous faites là... Vous avez songé : « Voilà une fille qui n'est plus très jeune, que l'on délaisse, qui doit s'ennuyer prodigieusement et qui doit

être lamentablement sentimentale et romanesque. Il y a des mots que cette bonne personne n'a pas dû entendre souvent. Ayons la charité de les lui dire. »

LE LIEUTENANT.

Mais ce n'est pas du tout cela, pas du tout!

LIA.

Mais si!

LE LIEUTENANT.

Mais non!

LIA.

Je vous dis que si ! je le sais mieux que vous... Eh bien, maintenant que c'est fait, recevez mes remerciements très sincères et passez à des exercices plus agréables. Il y a ici de fort jolies femmes, — sans compter mes petites sœurs, sur lesquelles il ne serait pas convenable à moi d'attirer votre attention.

LE LIEUTENANT.

Vos petites sœurs!... elles sont gentilles, je ne dis pas..

LIA.

Prenez garde, monsieur, vous allez me blesser dans mes sentiments de famille.

LE LIEUTENANT, continuant.

Mais voyons, entre nous... est-ce qu'elles ne vous paraissent pas un peu... banales?

LIA.

Ça ne les a pas empêchées d'être aimées et d'être heureuses; ce qui ne me paraît pas banal, à moi. J'ai des raisons de ne pas les croire très bêtes, mes petites sœurs.

LE LIEUTENANT.

Est-ce qu'elles comptent, à côté de vous? Vous êtes vous, si à part...

LIA.

Aie! je connais encore ça.

LE LIEUTENANT, continuant.

Vous ressemblez si peu, — mais si peu! — au monde où vous avez été élevée!

LIA.

Un monde très bien, monsieur, d'une très belle tenue; où la foi sanctifie les actes, et où l'on trouve moyen de faire dans une pensée religieuse ce qu'ailleurs on fait tout bonnement par intérêt. Un monde infiniment respectable, je vous dis... Seulement, quelquefois on y étouffe.

LE LIEUTENANT, à part.

Tiens! tiens! (A Lia.) Si je pouvais vous donner un peu d'air!

LIA.

Eh! mais, vous êtes en train, et déjà je respire mieux... Oui, c'est comme cela... On peut, pendant quinze ou vingt ans, avoir cru à un tas de devoirs, à des devoirs religieux par-dessus les naturels, et à des devoirs de renoncement par-dessus les devoirs de justice; avoir cru à la bonté et à la vertu de ceux de qui l'on tenait ces enseignements... et se dire un beau jour qu'on s'est peut-être trompée, qu'on a été dupe de soi — et dupe des autres... et alors être prise d'un désir fou de s'évader de tous ces pieux mensonges et de cette hypocrisie...

LE LIEUTENANT, à part.

Tiens! tiens! tiens!

LIA, continuant.

Vous, lieutenant, vous n'êtes pas puritain; vous songez très rarement au dogme de la chute et de la rédemption; vous n'avez pas de vie intérieure...

LE LIEUTENANT.

Mon Dieu...

LIA, continuant.

...Et vous avez, je le crains, des mœurs déplorables...

LE LIEUTENANT.

Oh!

LIA, continuant.

Mais vous devez être sincère, sans détours... loyalement païen... enfin « nature »! Et cela me change! et, ma foi, cela ne m'est pas désagréable.

LE LIEUTENANT.

Et à moi donc! Savez-vous bien que je vous dois l'impression la plus délicieuse et la plus forte que j'aie jamais reçue d'une femme? Car vous êtes charmante...

LIA.

Encore?

LE LIEUTENANT.

Oui, j'ai peu de mots à mon service, ce n'est pas ma faute... Vous êtes charmante, parce que vous êtes jolie, et jolie à votre façon; parce que vous avez de l'esprit, de l'imprévu... et que vous vibrez, vous, au moins; parce que, la



première fois que je vous ai aperçue, penchée sur ces petits enfants... eh bien, ça vous donnait une silhouette dont je me souviendrai longtemps; parce que je vous ai entendue chanter, et que votre voix m'est entrée au cœur; parce que j'ai valsé avec vous et que... vous valsez très bien; enfin parce que vous êtes la seule vraie femme qui soit ici!

LIA, plantant ses yeux dans ceux du lieutenant.

Alors, alors... je vous parais désirable?

LE LIEUTENANT.

Ah! sacrebleu, je vous en réponds!

LIA.

Monsieur, ce n'est pas au hussard que je m'adressais.

LE LIEUTENANT.

Je vous demande pardon, mademoiselle.

LIA.

Oh! je ne suis pas offensée.

LE LIEUTENANT.

Eh bien donc, mademoiselle... Mais on est très mal ici, vous ne trouvez pas? Cette musique... cette poussière... Marchons un peu dans cette allée, voulez-vous?

LIA.

Mais on va finir par remarquer notre absence.

LE LIEUTENANT.

Qu'est-ce que ça fait?... Les jeunes filles vivent ici sous le régime de la bonhomie allemande... Marchons encore un peu, un tout petit peu, je vous en prie... C'est si bon de causer doucement, sans hypocrisie, à cœur ouvert...

LIA, faiblement.

Oui, oui...

Ils disparaissent.

### Deuxième Tableau.

L'intérieur d'un pavillon élégamment meublé, porte au fond. Fenêtre sur le lac.

### LIA, LE LIEUTENANT.

LIA, sur le seuil de la porte, allongeant le nez du dehors.

Alors c'est chez vous, ici?

LE LIEUTENANT.

Entrez donc, vous verrez mieux...

Il entre derrière elle.

LIA, regardant autour d'elle.

C'est gentil.

LE LIEUTENANT.

Oui, mon oncle a bien fait les choses.

LIA.

Il est si bon! Vous savez que je suis tout à fait son amie?

LE LIEUTENANT.

Un lien de plus entre nous. (Designant la fenêtre de droite.) Je vous recommande la vue qu'on a de cette fenêtre sur le lac...

Pendant qu'elle regarde, il ferme la porte.

LIA, regardant dehors.

Oui, c'est très beau... Mais, dites-moi... des femmes sont déjà venues ici, avouez le!

LE LIEUTENANT.

Comment voulez-vous?... A moins de les amener de Paris...

LIA.

C'est que je ne vous en crois pas du tout incapable.

LE LIEUTENANT.

Aucune femme n'est entrée ici avant vous, je vous le jure.

LIA.

Eh bien, je ne sais pas pourquoi, mais cela me fait plaisir. Et là-dessus, allons-nous-en.

LE LIEUTENANT.

Déjà? Vous êtes ici chez mon oncle... Asseyez-vous, nous serons mieux pour causer.

LIA.

Nous serons tout aussi bien dehors.

LE LIEUTENANT.

Non, non, nous serons mieux ici... On est plus près l'un de l'autre : on s'entend, on se voit parler... De quoi avez-vous peur? Personne ne s'occupe de nous, je vous assure... Reposez vous, vous devez être lasse.

LIA, s'asseyant.

Oui, un peu.

LE LIEUTENANT.

Vous n'avez pas froid ?

LIA.

Non, non.

LE LIEUTENANT, lui prenant les mains.

Vos mains brûlent. Je suis sûr que vous avez un peu de fièvre... Laissez-moi vous arranger. (Il place des coussins autour d'elle et sous ses pieds.) Et maintenant, causons.

LIA.

Qu'avez-vous donc tant à me dire ?

LE LIEUTENANT.

Toujours la même chose : que vous êtes exquise, délicieuse, singulière, attirante...

LIA, naïvement.

Vrai ? vous pensez tout ça ?

LE LIEUTENANT.

Et je le sens... et très vivement.

Il lui a repris les mains.

LIA, s'alanguissant.

Soit, mais ce n'est pas comme cela qu'il faut me le dire.

LE LIEUTENANT.

Je ne peux pourtant pas vous dire ça les bras croisés... quand vous êtes là... si près... que je vous respire, que...

LIA, se reculant.

Mais, monsieur...

LE LIEUTENANT, se rapprochant.

Voyons, ma chère Lia...

LIA.

Hein!... si vite?

LE LIEUTENANT, se rapprochant encore.

Nous ne sommes plus des étrangers l'un pour l'autre; et il y a des circonstances où l'on va très vite en amitié... (il lui reprend les mains.) Allez-vous me refuser de si petites faveurs?... Vous sentez bien que je vous aime, que je vous...

Il lui a passé un bras autour de la taille.

LIA, se dégageant

Oh! monsieur, quelle méprise! Excusez-moi d'y avoir pu prêter (ELLE se lève.) et séparons-nous, je vous prie.

LE LIEUTENANT.

Vous ne le voudriez pas?

LIA.

Laissez-moi passer, monsieur.

LE LIEUTENANT.

Ah! non, par exemple! Ce n'est pas de jeu.

LIA.

Monsieur, laissez-moi passer.

LE LIEUTENANT.

Non!

Il l'a prise dans ses deux bras et veut la baiser sur la bouche.

LIA, saisie d'une terreur subite et se débattant.

Ah! non! pas ça, monsieur! pas ça! je vous en supplie... je ne peux pas! je ne peux pas!

LE LIEUTENANT, déconcerté, la lâchant.

Qu'est-ce qui vous prend?... Je ne vous ai pas menée ici de force, j'imagine... J'ai cru que vous marchiez... Pardon... je veux dire que vous montriez tant de confiance, de gentillesse...

LIA, dégrisée.

Oh! monsieur, dites de coquetterie, de vilaine et coupable coquetterie... Oui, oui, c'est ma faute, je m'en accuse, et je vous en demande pardon... Il faut me plaindre... et m'épargner... Vous ne pouviez pas savoir à quel moment de ma vie vous êtes venu... Je n'étais plus moi, depuis tantôt... C'est que j'ai eu aujourd'hui beaucoup de chagrin... Une grave offense, et que je n'avais pas méritée... J'étais comme ivre de désespoir; toutes les tristesses de mon passé me revenaient à la fois, de ces tristesses que personne ne plaint... de ces tristesses de jeunes filles qui n'ont pas le droit de parler... Je n'ai jamais eu de chance, voyez-vous... Cela a commencé par un amour déçu...

LE LIEUTENANT, à part.

Je me doutais bien...

LIA.

... Un amour dans lequel je me suis enfermée des années... Pendant ce temps-là, mes sœurs se mariaient l'une après l'autre... Et personne ne songeait plus à moi; et l'on ne s'est pas aperçu que j'étais lésée, après tout, et que je souffrais... J'ai fini par croire qu'on ne pouvait pas m'aimer, que j'étais une créature disgraciée... C'est pour cela que, lorsque vous m'avez dit certaines paroles, j'étais trop surprise et trop contente pour les repousser, — on ne me les avait jamais dites, — et que j'ai été coquette pour la première fois de ma vie...

LE LIEUTENANT, à part.

Hum !

LIA.

Mais c'est surtout, je vous le répète, que j'étais folle de chagrin quand vous êtes arrivé. On m'avait une fois de plus dédaignée... Mon rêve était pourtant bien modeste... Un homme... mûr... oui... que j'acceptais par estime et par raison... et que ma dernière sœur m'a enlevé, comme ma cadette m'avait pris l'autre... C'est comique, n'est-ce pas ? cette destinée d'éternelle déçue... Et puis j'avais senti, toute la journée, que mes sœurs, mes beaux-frères, tout le monde s'aimait autour de moi. Et je me suis vue si seule, si délaissée !... Voilà pourquoi j'ai été si bizarre, si inconvenante peut-être avec vous... Ne m'en punissez pas trop cruellement ! Vous devez me croire, monsieur, car il faut être très humble, et par conséquent très sincère, pour dire tout ce que je vous ai dit là et que je n'avais dit à personne, bien sûr !... Mais, au reste, je ne vous demande pas de me rendre votre estime et je vous permets de penser de moi ce qu'il vous plaira : je vous supplie seulement de me laisser m'en aller.

LE LIEUTENANT, la retenant doucement.

Tout de suite ? Que j'aie au moins le temps de vous dire que je vous crois, et de vous faire toutes mes excuses... Seulement, si vous avez pensé qu'en vous faisant mieux connaître, vous me détourneriez de vous aimer... (Lui prenant encore les mains.) Oh ! attendez encore un peu... Oui, tout à l'heure, quand je ne savais pas, peut-être y avait-il, dans mes sentiments pour vous et dans ma façon de les exprimer, quelque chose qui pouvait vous déplaire et vous inquiéter... Mais à présent, je sens que je vous aime tout autrement et mieux, que j'ai pour vous une vraie, une profonde tendresse... Est-ce mal ?

LIA, douce par terreur.

Non... Mais vous me le direz ailleurs... un autre jour...

LE LIEUTENANT, sans la lâcher.

Vous ne pouvez plus maintenant avoir peur de moi... Grâce à des circonstances très particulières, je suis le seul homme — c'est vous qui l'avez dit — à qui vous ayez découvert le fond de votre vie et de votre cœur... Cela est, quoi que vous fassiez, un lien mystérieux, unique...

LIA.

Laissez-moi partir, monsieur.

LE LIEUTENANT, sans la lâcher.

... Voulez-vous un ami qui vous soit entièrement dévoué; qui, connaissant vos amertumes et vos blessures, vous chérisse davantage à cause d'elles?... On vous laisse quelque liberté: je puis venir souvent ici... Nous nous verrons sans que personne le sache: ce sera charmant, ce secret... N'est-ce pas que vous voulez bien?

LIA, tristement.

Être votre maîtresse?

LE LIEUTENANT, sans la lâcher.

Pourquoi prononcer ce mot s'il vous déplaît?... Vous ne pouvez douter de moi: vous voyez assez mon émotion et ma fièvre... Mais vous-même, la façon dont vous m'avez d'abord écouté témoigne au moins d'un peu de sympathie; et ce que vous m'avez dit de votre monde est certes d'un esprit libre et affranchi de certaines étroitesse de pensée... Pourquoi donc, maintenant, cette épouvante et ces refus?



LIA.

Oh ! que c'est mal, que c'est mal de se servir contre moi de ma souffrance, et du trouble où vous m'avez surprise, et de ma triste confession ! Mais vous ne comprenez donc pas que, si j'ai eu le courage de vous la faire, c'est que la pire humiliation m'a paru préférable à ce que vous m'offrez ? A ce moment voix lointaines : « Lia ! Lia ! ».

LE LIEUTENANT, sans la lâcher

Je ne comprends qu'une chose, c'est que je vous adore, que je vous tiens, et que vous serez à moi.

Il la prend dans ses deux bras.

LIA, se débattant.

Jamais ! jamais ! Les voix, se rapprochant : « Lia ! Lia ! ».

LE LIEUTENANT, sans la lâcher.

Ecoutez ! (Jetant un coup d'œil par la fenêtre.) On vous cherche... toute une bande... Si vous sortez, vous êtes perdue.

LIA.

Perdue aux yeux des autres, pas aux miens !

Lutte violente. Nouveaux cris très proches : « Lia ! Lia ! » Elle s'arrache des bras du lieutenant, tout échevelée et défaite. Ouvrant la porte toute grande.  
— Me voilà !

LE LIEUTENANT.

Mais c'est idiot !

---

# ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au deuxième acte.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MIKILS, NORAH.

MIKILS, à Norah qui entre par la gauche.

Comment va-t-elle?

NORAH.

Elle a été bien malade, mais elle va mieux. Je lui ai dit que tes démarches pour lui trouver une place avaient réussi. Elle te remercie beaucoup. Elle fait sa malle et pourra partir ce soir.

MIKILS.

Pauvre Lia!

NORAH.

Mais quelle aventure!

MIKILS.

On ne parle que de cela dans la ville. Toutes les bonnes âmes se sont jetées là-dessus. Et on brode, on brode!...

NORAH.

Le hussard, prudent, a filé le soir même... Au reste, tout le monde a été atroce pour elle. Mes pimbèches de sœurs ont affiché une indignation qui m'a dégoûtée, et sont reparties sans même demander à la voir. Maman l'a soignée, mais sans lui dire un mot, et comme elle aurait soigné une étrangère. Moi, je trouve révoltante cette façon d'entendre son devoir... Dorothee ne dérange pas, M. Müller n'ayant plus donné signe de vie depuis l'événement. C'est bien fait pour elle. M. Dursay lui-même, que je croyais brave homme, s'est contenté d'envoyer prendre de ses nouvelles. Il n'y a que toi qui aies été gentil.

MIKILS.

Je suis devenu très indulgent. Depuis que tu m'as expliqué....

NORAH.

Tu as fait, le lendemain, le meilleur sermon de ta vie... sur les jugements téméraires... l'hypocrisie mondaine... et cætera... C'était vraiment très bien et avec moins de guirlandes que d'habitude.

MIKILS.

C'est que je ne pensais pas seulement à l'aventure de Lia. Je pensais aussi à toi, ma chérie.

NORAH.

Je sais bien... Mais Lia en a profité, et c'était juste... Figure-toi qu'elle t'appelait tout le temps dans son délire.

MIKILS.

Comme consolateur?

NORAH.

Non; car à certains moments, elle t'accablait d'injures.

MIKILS.

Pourquoi?

NORAH.

Ne cherche pas. (Regardant par la porte vitrée du fond.) Voici papa et maman. Pendant que Lia s'enferme dans sa chambre, ils s'enferment, eux, dans leur douleur. Je comprends que le coup leur ait été rude... Mais c'est égal, ils sont plutôt stricts, ces ancêtres.

MIKILS.

C'est qu'ils n'ont jamais péché.

NORAH.

Il y a bien des façons de pécher. Les plus... voyantes ne sont pas toujours les pires.

M. et madame Petermann entrent par la porte du fond.

## SCÈNE II

LES MÊMES, PETERMANN, MADAME PETERMANN.

PETERMANN.

Hélas!

MADAME PETERMANN.

Hélas!

MIKILS.

Remettez-vous, monsieur et madame Petermann, Lia a compris que vous l'aviez rejetée de votre cœur et que la vie en commun serait une souffrance encore plus grande pour vous que pour elle. Elle veut vous l'épargner. Elle a trouvé une place d'institutrice assez loin d'ici pour que vous n'entendiez parler d'elle qu'autant que vous le voudrez bien. Dans quinze jours on aura sans doute oublié cette aventure. Et, en tout cas, on ne pourra que vous plaindre et vous honorer; car, vous étant séparés de la coupable, personne assurément ne vous soupçonnera de la moindre faiblesse envers elle. Et à présent, pardonnez-lui, puisqu'elle s'en va. Vous savez bien, vous qui la connaissez, qu'elle n'est coupable que d'imprudences... Voyons, croyez-vous qu'elle ait réellement fait le mal?

PETERMANN.

Mais le scandale! Christ a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive! »

MADAME PETERMANN, absorbé pendant ce qui précède.

... Ainsi rien n'a retenu la malheureuse : ni la situation de son père, ni la vertu de ses sœurs...

NORAH, à part.

Hum!

MADAME PETERMANN, continuant.

... Ni l'innocence de Dorothée...

MIKILS.

L'innocence de Dorothée? Ah! laissez-moi rire!

PETERMANN.

Voilà, pasteur Mikils, une façon de parler qui convient singulièrement peu à votre profession et à votre caractère.

MIKILS.

Mon caractère? ma profession? hélas! c'est d'être un homme, un pauvre diable d'homme... Oh! je ne me fais plus guère d'illusions là-dessus. Comment se piquer d'être auprès des autres l'interprète de la parole divine, d'être leur guide public et reconnu, quand on est embarrassé soi-même des nécessités où se débat le commun des hommes? Qu'est-ce qu'un ministre de Dieu amoureux de sa femme...

NORAH.

Dis donc, toi!

MIKILS, continuant.

...Troublé de désir ou d'angoisse dans son propre foyer, ou obsédé du souci de marier ses enfants? Je ne dis pas cela pour vous, monsieur Petermann. Mais quant à moi, je me reconnais totalement indigne de ma profession...

NORAH.

Chéri, tu exagères.

MIKILS, continuant.

...Et cela, voyez-vous, me rend infiniment pitoyable aux erreurs d'autrui.

MADAME PETERMANN, qui a continué de rêver pendant ce qui précède.

...Si encore elle n'avait pas bougé quand on l'appelait!... Mais cette sortie de chez un hussard devant trente personnes... Ma fille! La fille d'un pasteur! Cela est inconcevable!

MIKILS.

Mais la maladresse même et l'absurdité de sa conduite est précisément ce qui démontre le mieux qu'elle est restée une honnête fille. En réalité, vous l'avez dit vous-même, ce qui vous irrite ici, ce n'est point la faute, qui se réduit à peu de chose, Dieu merci : c'est le scandale. Mais aimeriez-vous mieux moins de bruit et une faute plus complète? L'aimeriez-vous mieux? Répondez franchement... Alors?... Et qu'est-ce ici que le scandale, sinon l'opinion haineuse et mensongère de gens qui sont ravis de pouvoir mal juger cette pauvre fille sur les apparences, mais qui ne sont probablement que des coquins auprès d'elle, et dont l'âme est un cloaque auprès de l'âme charmante de Lia? Et c'est cela qui vous empêche d'ouvrir les bras à votre enfant? Qu'est-ce qu'un ministre de l'Évangile qui ne pardonne pas! Vouddriez-vous excepter votre fille de la Loi miséricordieuse? ou souffririez-vous que, tout indigne, incertain et désarmé que je suis, je me trouve moins éloigné de l'esprit de Jésus que vous qui passez pour un saint homme et qui n'avez jamais douté? Tenez, je vais vous l'envoyer : Vous l'embrancherez bien, et vous serez plus contents après.

NORAH.

Mon ami, voici encore un très bon sermon. Décidément tu es en progrès.

Mikils sort par la gauche.

## SCÈNE III

LES MÊMES, moins MIKILS.

NORAH.

N'est-ce pas qu'il est devenu très gentil, Auguste?

PETERMANN.

Je l'ai connu plus...

NORAH.

Oui. C'est moi qui l'ai rendu moins... Par quel moyen? Ça, je ne peux pas vous le dire... Mais n'est-ce pas que vous allez faire ce qu'il vous demande?

PETERMANN.

Qu'en dites-vous, ma femme?

MADAME PETERMANN.

Je suis mère, mon ami.

PETERMANN.

Eh bien, donc...

*Entre Dorothée par la droite, tenant une lettre à la main.*

## SCÈNE IV

LES MÊMES, DOROTHÉE.

PETERMANN.

Qu'est-ce que c'est?

DOROTHÉE, très agitée.

Une lettre pour vous, papa. Je crois bien qu'elle est de M. Müller.



PETERMANN, après avoir lu, passant la lettre à madame Petermana.

Voilà ce que je redoutais... Après ce qui s'est passé, il fallait s'y attendre... (A Dorothee.) M. Müller, — en fort bons termes, je dois le reconnaître, — nous rend notre parole, ma pauvre enfant.

NORAH.

Ce qui veut dire qu'il manque à la sienne.

DOROTHÉE, pleurant et furieuse.

En voilà une espèce de vieux serin!

NORAH.

Vieux serin... C'était plutôt avant.

DOROTHÉE, de mépris.

C'est tout de même embêtant d'avoir une sœur qui déshonore sa famille!

NORAH.

Toi, fais-nous le plaisir de te taire. Lia vaut dix fois mieux que nous toutes ensemble, et cent fois mieux que toi en particulier... Si je disais ce que je sais ou ce que je devine... Tu es peut-être la dernière qui ai le droit de l'accuser... Tiens, va-t'en! Va pleurnicher ailleurs! (Elle la bouscule. Dorothee pleure plus fort.) Et ne crie pas comme si on t'égorgeait. (Dorothee sort par la porte du fond.) Ne regrettez pas ce mariage, mon père. On ne peut pas dire que ce fût un mariage de raison. Et si c'était un mariage d'amour, d'un côté du moins... eh bien, c'est encore moins joli.

PETERMANN.

Tu en parles à ton aise. Il reste que l'aventure de Lia fait manquer à sa sœur un établissement excellent, inespéré, considérable...

MADAME PETERMANN.

Ah! sa faute nous coûte cher!

NORAH, suppliante.

Ma mère!... La voici.

Lia entre par la gauche.

## SCÈNE V

LES MÊMES, LIA.

LIA.

Mon père et ma mère, je vais partir, car je conçois que ma présence vous serait désormais trop pénible. Le pasteur Mikils écrit en ce moment pour moi quelques lettres de recommandation qui me feront peut-être l'arrivée moins triste dans la ville où je vais. Il m'a assuré que vous ne me laisseriez pas partir sans un mot de pitié... et de pardon.

NORAH, bas, à Petermann.

Allons, papa, vous l'avez promis.

PETERMANN, glacial.

Lia, nous te pardonnons...

MADAME PETERMANN.

Parce que nous le devons.

PETERMANN.

Mais nous ne pouvons te laisser ignorer que tu as brisé notre vie... Tu es d'autant plus coupable que tu as vécu près

de nous, à l'abri des tentations du monde, beaucoup plus longtemps qu'aucune de tes sœurs. Ah ! malheureuse, malheureuse enfant, à qui une faveur si singulière fut accordée en vain !

NORAH, à part.

Elle est jolie, la faveur...

MADAME PETERMANN.

Depuis la confession d'Augsbourg les Petermann et les Poupeloz ont été, de père en fils, voués au service du Seigneur. Et toujours leurs foyers ont été purs...

NORAH, à part.

Ça recommence ? oh ! mais... oh ! mais...

MADAME PETERMANN, continuant.

Je ne voudrais point paraître vous accabler, ma fille ; mais c'est assurément la première fois dans nos deux familles qu'une femme manque à son devoir essentiel, qui est la pudeur.

NORAH, éclatant.

Eh bien, non, là, ça n'est pas la première fois !

Elle va rapidement donner un tour de clef à la porte de gauche.

MADAME PETERMANN.

Que veux-tu dire, Norah ?

NORAH.

Ma foi, puisque ça m'a échappé, je ne m'en dédis pas. Car c'est trop injuste à la fin ! Vous êtes là à traiter Lia comme une grande criminelle, à l'accabler d'un pardon glacial, dur comme une malédiction... Eh bien, j'en suis fâchée pour la confession d'Augsbourg et pour les générations de Poupeloz

et de Petermann, mais j'ai fait bien pis que Lia, moi qui vous parle. J'y ai manqué, moi, à mon devoir essentiel ; mon Dieu, oui ! j'ai... enfin j'ai fait de la peine, beaucoup de peine au pasteur Mikils... et c'est pour cela que nous avons des figures bizarres en arrivant ici... Je ne m'en vante pas, mais c'est comme ça. Je puis vous le dire, maintenant que je l'adore, et je sais bien d'ailleurs que vous n'irez pas le crier sur les toits. Mais peut-être qu'à présent vous serez moins impitoyables pour ma sœur, et c'est tout ce que je voulais.

PETERMANN, un peu inquiet pourtant.

L'excès de ton affection pour elle t'égaré, Norah.

MADAME PETERMANN.

Mais nous ne sommes pas dupes de ton généreux mensonge.

NORAH.

Alors vous ne me croyez pas ? C'est décidément un peu fort que je prenne sur moi de risquer un pareil aveu, — et que ça rate ! Oh ! je comprends, vous ne tenez pas à savoir... Mais tu le sais bien, toi, Lia, que je dis la vérité. (silence de Lia. M. et madame Petermann, enfin convaincus, se regardent atterrés.) Tu le sais bien, puisque c'est toi qui m'as raccommo- dée avec Auguste. (A M. et madame Petermann.) Raccommo- dée quand il me croyait coupable... Depuis, il me croit innocente... Il n'en est pas moins vrai que j'en ai fait tout de même un peu plus que cette pauvre chérie... Que lui reprochez-vous ? D'avoir été naïve ; d'avoir, dans une heure de grand chagrin, accueilli une affection... qui s'offrait peut-être un peu vite ; bref, d'avoir manqué de sang-froid et de rouerie... Ah ! il est certain que mes sœurs et moi nous avons été plus malignes... Mais si vous croyez que nos flirts ont toujours été innocents !... Que voulez-vous ? il fallait bien pécher un mari. Vous-mêmes, vous laissiez faire. Quand

on a six filles à marier... Ça a bien tourné pour nous, mais c'est justement parce que nous étions moins candides que Lia... Et j'en connais parmi nous qui ont été abominables pour elle et qui sont, au fond, responsables de ce qui lui arrive: moi d'abord, qui lui ai pris Auguste qu'elle aimait... oui, qu'elle aimait... (encore une chose dont vous ne vous êtes pas doutés!) et cette petite peste de Dorothee qui a trouvé moyen, Dieu sait comment, de détourner ce bon M. Müller au moment où il venait de s'engager avec Lia. Ah! oui, elle a dû souffrir! Souffrir par nous; souffrir par vous aussi, mon père et ma mère... par vous qui vous ne vous aperceviez pas que sa vie n'était qu'un long renoncement. Si Lia a péché — oh! pas beaucoup! — sa faute est la nôtre, et nous devrions tous, à l'heure qu'il est, la réchauffer entre nos cœurs et la supplier de n'être pas malheureuse. Voilà mon opinion.

LIA.

Merci, Norah.

NORAH, allant ouvrir la porte de gauche.

Et maintenant Auguste peut entrer s'il veut.

Un silence. M. et madame Petermann, pendant ce qui précède, ont donné tous les signes de l'effarement, de la stupeur, puis d'une émotion croissante.

MADAME PETERMANN.

Timothée?

PETERMANN.

Mon amie?

MADAME PETERMANN.

Pensez-vous comme moi?

PETERMANN.

Je le crois, ma femme.

MADAME PETERMANN.

Alors...

PETERMANN.

Nous te pardonnons, Lia, de tout notre cœur... Et toi, nous pardonnes-tu ?

LIA.

Mon père !

Petermann l'embrasse sur le front.

MADAME PETERMANN, ouvrant les bras.

Ma fille !

PETERMANN.

Ton discours, Norah, a manqué de convenance et de mesure. Je ne parle pas de l'horrible aveu qui a été ton principal argument : veuille le ciel conserver au pasteur Mikils ses illusions sur ce point !... Mais, bien qu'il m'ait été douloureux d'être averti par ta bouche et en ces termes, je ne repousse pas la lumière de cet avertissement.

NORAH.

Vous me pardonnez aussi ?

PETERMANN, très digne.

Oui, ma fille.

Mikils entre par la gauche.

3

## SCÈNE VI

## LES MÊMES, MIKILS.

NORAH, à Mikils, lui montrant Lia dans les bras de sa mère  
Tu vois, mon ami, l'effet de ton éloquence.

MIKILS.

Je savais bien.

Petermann et madame Petermann échangent, en regardant Mikils, des signes de commisération, et restent anéantis dans leurs fauteuils.

LIA.

Je vous suis reconnaissante, pasteur Mikils, mais là, très reconnaissante, de tout ce que vous avez fait pour moi.

MIKILS.

Je suis si sûr de vous ! Je vous ai toujours dit que je vous mettais à part. Il n'est personne au monde, Lia, que j'estime ni que je respecte plus que vous.

LIA.

Je sais. Cela m'impatientait un peu autrefois.

MIKILS.

Bah ?

LIA.

Mais j'en suis heureuse aujourd'hui. Vous êtes très bon, pasteur Mikils.

MIKILS.

Je ne suis pas bon, seulement je suis devenu moins...

NORAH.

Ne cherche pas.

MIKILS.

Mais j'allais oublier : M. Dursay est là, qui demande à voir le pasteur et madame Petermann.

LIA, avec ennui.

Que nous veut-il ? Oh ! ne plus parler de tout cela ! et m'en aller ! m'en aller !...

MADAME PETERMANN.

Mais tu ne pars plus, mon enfant, j'imagine ?

LIA.

Si, ma mère... Cela vaudra mieux pour tout le monde,

Elle sort par la gauche, avec Mikils et Norah.

PETERMANN, à madame Petermann.

Monsieur Dursay ?...

MADAME PETERMANN.

Je ne l'attendais plus.

La petite bonne introduit Dursay par la porte de droite.

## SCÈNE VII

PETERMANN, MADAME PETERMANN, DURSAY.

DURSAY.

Vous vous étonnez, sans doute, monsieur le pasteur et madame, que je ne me sois pas présenté plus tôt. Mais l'objet



même de ma visite, quand vous le connaîtrez, vous en expliquera le retard... Je désirerais, avant tout, avoir un entretien particulier avec mademoiselle Lia.

PETERMANN.

Avec ma fille ?

DURSAY.

Oui, d'abord.

MADAME PETERMANN.

Nous allons vous l'envoyer, monsieur.

*M. et madame Petermann sortent par la gauche.*

## SCÈNE VIII

DURSAY, puis LIA.

DURSAY, seul.

La sage Lia savait-elle ce qu'elle faisait, et serait-elle, au fond, la plus habile des petites Petermann?... Je me reproche d'en avoir même l'idée... et pourtant...

*LIA, entrant par la porte de gauche.*

Vous avez à me parler, monsieur? Je vous sera très obligée de le faire brièvement. Car, n'est-ce pas? cet entretien ne peut être que fort pénible, même pour vous. Et il doit être possible de l'abrèger, puisque je ne me plains pas et que je ne réclame rien. Je suis lasse, voyez-vous, très lasse, et je voudrais bien qu'on me permit d'oublier.

DURSAÏ.

Rassurez-vous, ma chère enfant, ce ne sera pas long. On vous a fait tort chez moi ; le coupable est de ma famille ; je suis depuis longtemps votre ami : ce qui est arrivé m'a donc très directement et très profondément atteint. Mais je voulais vous apporter autre chose que des paroles d'inutile regret et de vaine consolation : de là mon abstention de ces derniers jours... Peut-être en avez-vous été surprise ?

LIA.

Attristée plutôt.

DURSAÏ.

Peut-être vous êtes-vous étonnée aussi de n'avoir plus entendu parler de mon neveu ?

LIA.

Oh ! cela, nullement, monsieur.

DURSAÏ.

Tant pis pour lui. C'est qu'il est allé voir ses parents, ayant une communication importante à leur faire, et une autorisation à obtenir d'eux. Il est revenu aujourd'hui même ; et j'ai l'honneur, mademoiselle, de vous demander pour lui votre main.

LIA, sincèrement surprise.

Ma main ?

DURSAÏ.

Oui. Pour mon neveu.

LIA.

Je refuse, monsieur.

DURSAY.

Attendez... C'est, à coup sûr, une réparation qu'il vous devait : mais, dans sa pensée, c'est autre chose encore qu'une réparation. Il m'a tout raconté, et avec une franchise entière. Je ne songe point à l'excuser...

LIA.

Oh ! monsieur, il est parfaitement excusable. Je lui avais donné tout lieu de croire qu'il pouvait me traiter sans respect.

DURSAY.

Jusqu'au moment où il a voulu, en effet, vous traiter ainsi. Il n'a pas su voir alors, qu'il s'était trompé... Sans être méchant le moins du monde, il est — ou il était — fort léger, enclin, par intérêt et fatuité, à douter de la vertu des femmes. Il a sottement interprété contre vous la candeur courageuse de vos propres aveux, et il a cru stupidement — n'étant pas grand observateur, — qu'il devait y avoir, comme on dit, « quelque chose » dans votre passé. Joignez à cela l'impression très vive que vous aviez faite sur lui, et cette niaise vanité masculine que la peur d'être dupe rend si aisément brutale... Mais je lui ai fait comprendre qui vous étiez. Il a honte de sa conduite et vous en fait ses très humbles excuses ; et enfin, s'il vous demande votre main, ce n'est pas seulement parce qu'il le doit : c'est parce qu'il vous estime, et je ne crains pas d'ajouter : parce qu'il vous aime.

LIA.

Vous me l'affirmez, monsieur ?

DURSAY.

Je vous l'affirme.

LIA.

Et ses parents consentiraient à ce mariage?

DURSAY.

Ils y consentiraient.

LIA.

Mais comment me recevraient-ils?... Comme une intruse, n'est-ce pas? Ils subiraient ce mariage, et me le feraient sentir?

DURSAY.

Ils vous connaissent par leur fils et par moi; ils vous accueilleraient donc très sincèrement comme leur propre fille.

LIA.

Mais alors, ils comprendraient, j'espère, que ce mariage ne doit point avoir pour moi l'apparence même d'une affaire avantageuse?

DURSAY.

Ils le comprendraient; mais ils ne pourraient cependant, pour ménager vos délicatesses, frustrer leur fils de ce qui lui revient. Ils sont riches, et vous vous en ressentiriez malgré vous... Où serait le mal?

LIA.

Bref — et je fais ici appel à toute votre franchise — vous approuvez ce mariage?

DURSAY.

Je l'approuve et je le désire. (A part, en faisant quelques pas.) Allons donc!... Après tout, la pauvre fille ne l'aura pas volé, et chacun fait sa vie comme il peut. (Revenant à Lia.) Eh bien?

LIA.

Eh bien, monsieur, je suis très émue, très heureuse de ce que vous venez de me dire. Mais de nouveau, et très fermement, je refuse.

DURSAY, très surpris.

Pourquoi?

LIA.

Mais tout simplement parce que je n'aime pas le lieutenant Dursay... Oh! ce n'est pas qu'il m'inspire de la haine ou du mépris. Il a fait ce que font, paraît-il, beaucoup d'hommes. Et je ne dois pas oublier que j'ai été, au début, quelque peu sa complice. Je ne jouerai pas ici l'innocence surprise. C'est parce que j'ai été provocante qu'il a été brutal; et j'ai peur de n'avoir, à un moment, guère mieux valu que lui. Heureusement, une impossibilité d'aller plus loin, une révolte subite de ma vraie âme m'a sauvée... Je ne me permets donc pas de mépriser monsieur votre neveu. Mais je ne saurais être la femme d'un homme qui n'a voulu prendre de force, dont les bras m'ont meurtrie, dont mon visage a senti le souffle, et qui a pu croire, fût-ce par ma faute, que j'allais être sa maîtresse.

DURSAY.

Mais, pour toute autre jeune fille qui se trouverait dans votre cas, ce serait là, il me semble, une raison de plus d'accepter la réparation offerte.

LIA.

Pas pour moi, monsieur... Cette proposition, d'ailleurs, quoi qu'en dise votre neveu, il ne la fait que par devoir. Il dit m'estimer et il croit m'aimer; il se trompe... Lui aussi se ressouviendrait. Lui aussi nous reverrait tous deux comme

nous étions à cette heure-là. Bien que, Dieu merci, je lui aie résisté, il ne lui semblerait jamais que sa femme lui soit venue intacte, et, s'il a quelque délicatesse, cette idée lui serait insupportable. Et, enfin, il aurait inévitablement le soupçon que vous aviez vous-même, avouez-le, en venant ici.

DURSAY.

Quel soupçon ?

LIA.

Eh ! mon Dieu, le soupçon que, dans le fond, je n'ai pas été trop malhabile et que suis sortie de ce pavillon fort à propos.

DURSAY.

Oh ! Lia !

LIA.

Soit, vous ne l'avez plus ; mais vous l'aviez, mon pauvre ami... Et votre neveu le garderait malgré lui, ce soupçon, ou du moins il le retrouverait aux mauvaises heures. Et ses parents l'auraient aussi. Et je le sentirais peser sur moi, partout, toujours... Non, non, je ne veux pas !.. Je ne veux avoir ni à rougir devant mon mari, ni à redouter chez lui quelque pensée insultante... Et puis, encore une fois, je n'aime pas votre neveu, et cela répond à tout.

DURSAY.

Mais songez, Lia, que, si vous refusez cette réparation, votre vie est perdue ; que vous voilà probablement condamnée pour jamais à la solitude...

LIA.

Ce sera donc ma punition. Et, comme elle est juste, je l'accepterai d'un tel cœur qu'elle me deviendra légère...

Oh ! monsieur, ne croyez pas que je m'admire en tout ceci, ni que je me considère avec complaisance... Oui, sans doute, j'ai souffert — comme tout le monde — et je crois aussi que, dans ma vie d'éternelle sœur aînée, j'ai pu avoir quelques mérites. Mais je les ai misérablement perdus en un jour. J'ai perdu le mérite de douze ou quinze ans de sagesse, ou peut-être d'ignorance, puisque j'ai été ce jour-là, du moins par la pensée, pareille à une femme sans pudeur...

DURSAÏ.

Vous vous vantez, Lia.

LIA.

Oui, je sais, les philosophes comme vous sont indulgents aux troubles des vieilles filles et excusent en elles ce qu'ils appellent les mouvements de la nature : mais j'aimerais mieux mourir que d'avoir besoin une seconde fois de ces excuses et de cette indulgence... Et, comme j'ai perdu le mérite de mon ancienne sagesse, j'ai perdu celui de mes sacrifices passés, du moment que j'ai pris des airs vulgaires de sacrifiée, et que j'ai quêté sottement des consolations... Des consolations à quoi, je vous prie ? On m'aimait bien. On me prenait très au sérieux. Mes parents me regardaient comme une perfection. J'avais une vie calme, réglée, harmonieuse. Il ne me manquait rien... que les orages et les délices de la passion... Je les ai entrevus... et cela m'a peu réussi... Et mon seul vœu, c'est, après quelques années d'exil nécessaire, de reprendre ici cette vie pâle et douce, où j'avais la lâcheté de me croire malheureuse. J'ai voulu vous expliquer tout cela, parce que je tiens non seulement à votre sympathie, dont je suis sûre, mais encore, mais surtout à votre estime... Adieu, mon cher voisin. Je vous remercie de vos bonnes intentions. Je souhaite vivement vous

retrouver un jour, et je vous garde un souvenir très affectueux et très doux. Mais, aujourd'hui, nous n'avons plus rien à nous dire.

DURSAÏ.

Adieu donc, Lia. (Il gagne la porte de droite, s'arrête, puis revient.)  
 ... Ma chère Lia, est-ce que vous ne croyez pas que nous sommes, à l'heure qu'il est, encore plus amis que nous ne nous le figurions?... Si l'on regarde la différence de nos âges, de nos conditions, de nos manières de vivre, il ne paraît pas que notre amitié, gênée par mille entraves de convenance ou de politesse, pût être quelque chose de très intime ni de très profond... Et cependant, je crois bien que vous avez été, dans ces dernières années, la grande affection en même temps que le principal intérêt de ma vie d'oisif... Je vous regardais vivre, jour par jour... Vous me preniez volontiers pour confident, et il y avait certainement des choses que vous ne disiez qu'à moi, à moi tout seul. Est-ce vrai ?

LIA.

Oui.

DURSAÏ.

Tout à l'heure encore, je n'étais que le porte-parole d'un autre ; mais c'est à moi que vous répondiez, et pour moi seul. Et cela nous semblait naturel à tous deux... Et là-dessus une idée me vient, qui n'a contre elle que d'être simple à l'excès et de me venir un peu tard. Mais quoi ? Je m'étais arrangé une vie égoïste et commode, telle que je n'en concevais pas de meilleure... Je m'étais peut-être trompé... Ma chère Lia, nous nous connaissons depuis bientôt dix ans ; j'ai pour vous le plus profond respect et la plus vive tendresse ; et vous me rendriez bien heureux si vous vouliez être ma femme.



LIA.

Oh ! monsieur... mais...

DURSAY, un moment surpris, puis comprenant.

Ah ! oui, j'oubliais : on me croit marié... C'est un bruit que j'ai répandu pour être tranquille, et parce qu'un homme, qui n'est ni pauvre, ni encore très vieux, et qui vit seul, est exposé aux entreprises dans ce pays abondant en jeunes filles... La vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu de madame Dursay. Je puis donc vous dire, et je vous dis : « Ma chère Lia, puisque vous ne voulez pas de mon neveu (et vous avez raison), eh bien, souffrez-moi à sa place... » Vous ne répondez pas?... Vous n'avez pas entendu?... (Lia fond en larmes.) Je comprends que vous ne répondiez pas oui tout de suite. Mais ne répondez pas non, je vous en supplie.

LIA, qui a sonné, à la petite bonne.

Priez mes parents de venir.

## SCÈNE IX

LES MÊMES, PETERMANN, MADAME PETERMANN,  
puis MIKILS, MULLER, NORAH, et DOROTHÉE.

LIA.

Mon père et ma mère, je suis contente de vous apprendre que M. Dursay est venu me demander en mariage pour son neveu.

PETERMANN, réprimant un mouvement de joie.

Le lieutenant Dursay fait son devoir, et je l'en félicite.

LIA.

Mais j'ai refusé.

PETERMANN et MADAME PETERMANN.

Refusé!

LIA.

Et alors...

DURSAÏ.

Alors, monsieur le pasteur et madame — attendu que, grâce à Dieu et contrairement au bruit public, je suis bel et bien célibataire — j'ai l'honneur de vous demander, pour moi, la main de votre fille Lia.

PETERMANN.

Vous!

MADAME PETERMANN.

Vous!

PETERMANN.

Réponds toi-même, Lia.

LIA, mettant ses deux mains dans celles de Dursay.

Oui, mon ami, de tout mon cœur.

MIKILS, entré depuis un instant, à Dursay

Une excellente idée, monsieur; car Lia, voyez-vous... (Il achève sa pensée du geste.) Mais ce n'est pas tout. (A M. et madame Petermann.) Je vous annonce M. Müller. (Entrent Norah et Dorothée.) Il regrette sa lettre; il ne sait pas comment il a pu l'écrire; il vous prie de n'en tenir aucun compte, et vous demande de nouveau la main de Dorothée.

NORAH.

Pauvre homme !

PETERMANN

Et de nouveau Dorothée consent ?...

DOROTHÉE.

Oui, papa. (A part.) Mais il me le paiera.

PETERMANN.

Le Seigneur m'avait donné six filles...

MADAME PETERMANN.

Le Seigneur a fini par les marier toutes les six...

MIKILS.

Que le saint nom du Seigneur soit béni !

FIN



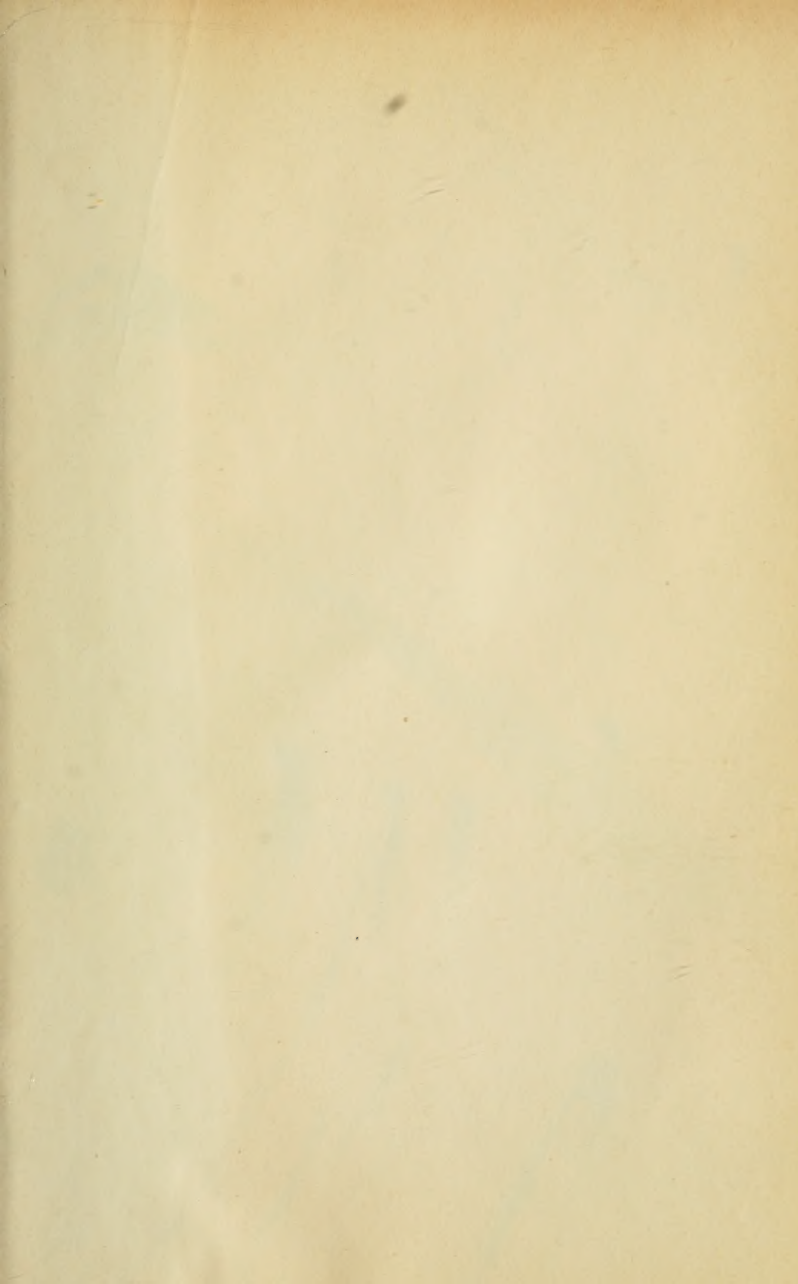


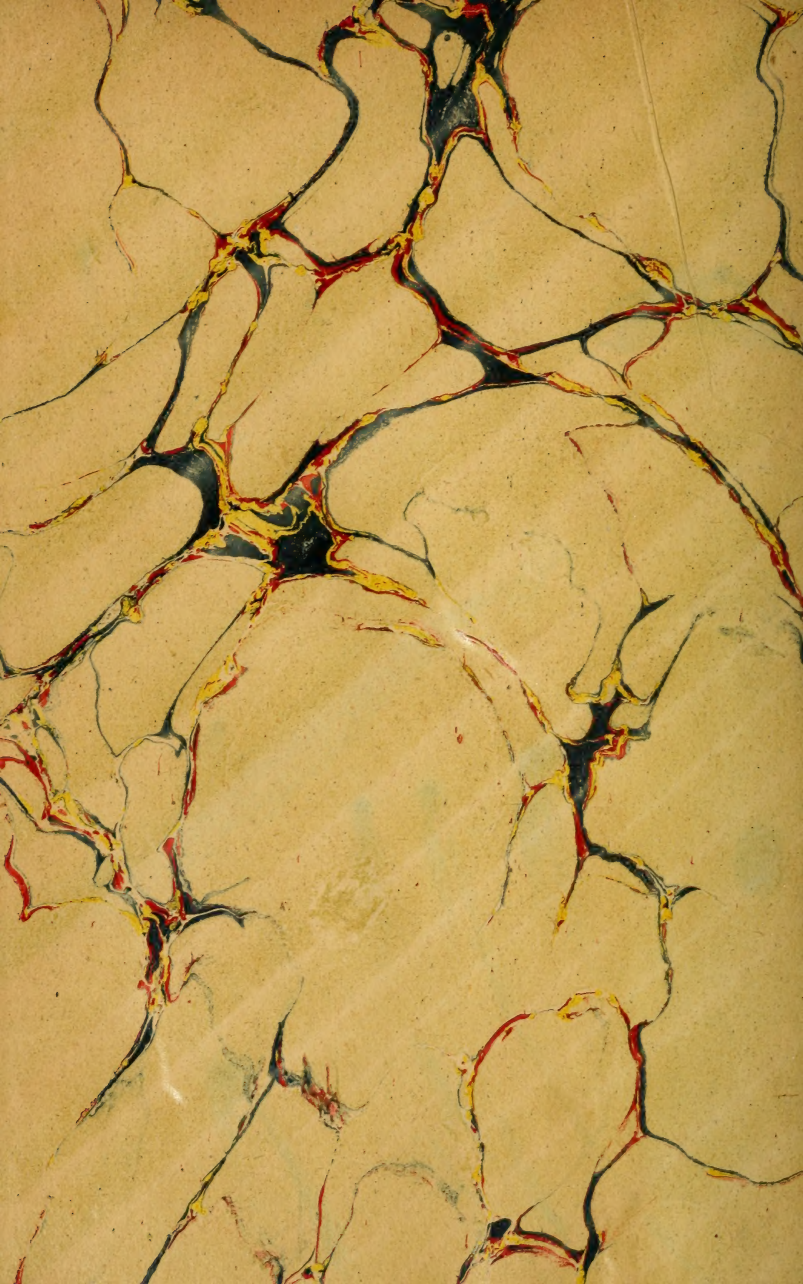












PQ  
2337  
L3A7

Lemaître, Jules  
L'ainée

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

